

L'amour ouitable	55
Imprécation du homme	101
Les vertus du sommeil	101
Bien et-être du moment heureux	122



SAPHO



POÈSIES
DE SAPHO.



POÈSIES
DE SAPHO,
SUIVIES Sappho.
DE DIFFÉRENTES POÉSIES K
DANS LE MÊME GENRE.



A LONDRES.



M. DCC. LXXXI.



366

VIE DE SAPHO.

LORSQU'ON pense avec quelle gloire & depuis combien de siecles le nom de Sapho est parvenu jusqu'à nous , on ne peut s'empêcher de regretter les poésies de cette femme illustre , de qui il ne nous reste que ce peu de fragmens dont je hasarde ici la traduction. Il falloit que les Grecs en eussent une haute idée , puisqu'ils se sont accordés à la nommer leur dixième muse. Les écrivains célèbres de l'antiquité n'en ont parlé qu'avec transport. Longin lui-même , ce critique impartial & sévere , ne craint pas de la proposer comme le modele le plus parfait dans son genre.

On conçoit aisément dans quel

A

genre elle devoit exceller (1). Douée de l'ame la plus sensible & la plus ardente , la nature ne lui avoit pas laissé la liberté du choix. Elle peignit ce qu'elle sentoit si bien , la tendresse & les transports de l'amour ; elle eut le sort des grands hommes ; l'envie la persécuta : elle eut aussi celui des ames véritablement tendres ; elle fut abandonnée , trahie & malheureuse.

Cette femme non moins étonnante par son génie que par son caractere , naquit à Mytilene , capitale de Lesbos : elle vivoit environ six cents ans avant l'Ere chrétienne. L'opinion la plus commune lui donne Scamandronyme pour pere ; sa mere s'appelloit Cléis : elle eut trois freres , Larichus qu'elle a célébré dans ses vers , Eurigius dont elle n'a rien dit , & Charaxus à qui

(1) Genre érotique.

elle reprochoit une passion violente pour la courtisane Rodope , la même qui fit bâtir une pyramide avec les prodigalités de ses amans.

Sapho étoit brune & d'une taille médiocre ; il paroît même qu'elle n'étoit pas régulièrement belle ; les écrivains qui la louent le plus en conviennent ; d'ailleurs , on en peut juger par les pierres antiques où elle est représentée , & d'après lesquelles on a fait la gravure qui se trouve à la tête de cette traduction. Le feu de son ame , source de ses grands talens , devoit se peindre dans ses regards , & imprimer dans tous ses traits un caractere de passion & d'énergie supérieur à la beauté même.

Aussi l'amour fut - il le sentiment unique qui disposât de son cœur & de ses ouvrages. Mariée presque au sortir de l'enfance avec Cercola , l'un des

plus riches habitans de l'isle d'Andros, elle en eut une fille nommée Cléis, du nom de son aïeule. Un prompt veuvage la rendit aux dangers d'un nouvel état que son extrême jeunesse, son goût pour la liberté, & sa complexion peut-être, ne devoient pas lui faire appréhender.

Bientôt ses vers & ses exemples inviterent les jeunes personnes de son sexe aux plaisirs, & les enhardirent à disputer aux hommes la palme des talens. Sa renommée fut si éclatante & si rapide, qu'elle mit en défaut jusqu'à la vigilance de l'envie. Elle eut pour disciples les femmes les plus célèbres de la Grece; à Mylet, Anaxagore; à Colophone, Gongire; à Salamine, Eunice; à Lesbos, Damophile; dans la Laucride, Théléfile, & la jeune Érinne, qui fut peut-être son égale. Que de beautés connues pour

avoir été ses amies ! Quelle foule d'adorateurs ! parmi lesquels on comptoit les trois plus grands poëtes de son siecle, Archiloque, Hipponax & Alcée. Ainsi s'écouloient les beaux jours de Sapho , jouissant des hommages flatteurs des deux sexes , & du double plaisir de régner à la fois sur eux par l'amour & par l'admiration.

Croiroit-on que son premier persécuteur fut un homme ? Comment les femmes qui ont écrit n'ont-elles pas connu la jaloufie entr'elles , tandis que les hommes se sont si constamment attachés à se persécuter ? Les hommes seroient-ils en effet plus méchants , ou les femmes seroient-elles portées plus naturellement à faire cause commune , quand il s'agit de la gloire & de l'intérêt de leur sexe ?

Le premier malheur de Sapho fut de

A iiij

trop plaire aux trois poëtes que j'ai déjà nommés. Athénée ne nous apprend point si l'un des trois fut préféré; mais, par l'usage méprisable & cruel qu'ils faisoient des armes de la satyre, aucun ne méritoit de l'être: Alcée surtout signala sa jalouxie, & surpassa ses rivaux dans ses empertemens contre sa maîtresse. Il étoit un des premiers citoyens de sa république, homme de guerre, & à la tête d'un parti qui se trouvoit alors le plus puissant: né à Mytilene, il s'honoroit d'avoir Sapho pour compatriote & pour rivale: elle, à son tour, le nommoit *le chantre de Lesbos*; elle ne crut pas cependant que les beaux vers d'un sexagénaire dussent lui tenir lieu de jeunesse & de grace: l'amant s'en plaignit & murmura; mais le poëte qui venoit de consacrer l'éloge du cœur & des talens de son amante, ne tarda pas à déchirer ses mœurs & ses ouvrages. On doit

rendre cette justice aux Mytilénienes, qu'elles se déclarerent aussi-tôt contre Alcée, & qu'elles prêterent à Sapho, dans cette occasion, un appui que lui avoit ménagé sa gloire & peut-être la nature de ses foiblesses.

Le jeune Phaon parut alors à Mytilène ; il étoit le plus beau des Lesbiens ; il attira tous les regards & tous les cœurs ; Sapho eut le bonheur dangereux d'être préférée. Alcée plus furieux répandit de nouvelles satyres contr'elle, & les femmes devenues, je ne fais comment, plus crédules, ne trouvèrent plus alors que de la vraisemblance aux imputations d'Alcée. Toutes se réunirent contr'elle, & ses amies même la trahirent : la jeune Damophile, une de ses élèves les plus chéries, lui porta le coup le plus sensible ; elle amena Phaon par son artifice à douter de la fidélité de son amante, & de ce

doute au parti qu'il prit de s'éloigner d'elle sans sortir de Mytilene.

Sapho n'en parut que plus admirable ; elle ne trouva dans son cœur ulcéré que les gémissemens de l'amour malheureux , & de la douleur sans murmure; ses vers rappelloient chaque jour l'ingrat Phaon , mais avec les accens passionnés d'une ame qui se croit encore trop heureuse du sentiment qui la fait souffrir. Jamais le moindre mot contre le coupable , jamais l'ombre d'une plainte contre ses ennemis , sans en excepter Damophile. Phaon fut bien malheureux de ne revenir à elle que par amour - propre , & de n'être sensible qu'au plaisir d'entendre retentir son nom dans toute la Grece , immortalisé par les chefs-d'œuvres de tendresse & de poésie qu'il ne méritoit pas d'inspirer.

Aussi le retour de Phaon ne fut - il

que la matière d'un nouveau tourment pour une infortunée qu'il abandonna une seconde fois. C'est dans la peinture qu'elle fit de son désespoir qu'Ovide a puisé ces traits d'éloquence & de flamme qui animent la plus touchante de ses héroïdes. Qu'on se figure cette amante au milieu de ses concitoyens qu'elle honore, devenue l'objet de la haine & du mépris public, lasse de poursuivre par les lettres les plus passionnées un ingrat qui rit de ses larmes, Sapho enfin venant jusqu'en Sicile tomber aux pieds d'un jeune homme qui la repousse avec dédain.

Ce dernier trait mit le comble à son désespoir ; elle voulut renoncer à son amour même ; elle se rendit sur le haut d'un promontoire avancé sur la mer ; c'est de-là qu'après avoir fixé les flots moins agités qu'elle, elle s'élança dans leurs abymes, laissant une mé-

10 VIE DE SAPHO.

moire éternelle de ses talens & de ses malheurs. Ainsi fut illustré le fameux rocher de Leucate, dont la mort & le nom de Sapho ne peuvent encore rappeler l'idée sans attendrissement.

les
ux
le
ap-

POÈSIES DE SAPHO.

ODE I (1).

*SAPHO, née avec un caractère doux
& un cœur tendre, aime la gloire &
les plaisirs : son amour pour les muses
l'élève au-dessus de tous les revers.*

*Douce tranquillité, charme de l'innocence,
Bonheur que je n'ai plus, trésor de mon enfance,
Mon cœur est né pour vous aimer !
Oui, la paix, la paix seule auroit dû m'être chère,
Et si jamais mon sang fut prompt à s'enflammer,
Ce n'est pas pour sentir la haine ou la colere.*



*La vie est un bienfait si doux, si précieux,
Que mon ame sensible à la bonté des dieux,*

(1) Il ne nous reste de Sapho que des fragments. J'ai cru devoir réunir ceux qui me paroissent avoir quelques rapports entr'eux. Cette première ode est composée de trois fragments.

Se plaît à célébrer leur gloire.
 Puisse ainsi de Sapho, le luth harmonieux (1)
 Immortaliser sa mémoire !



Et toi, cruel auteur de mes premiers soupirs,
 Ne m'offre désormais qu'un riant esclavage :
 Des jours de mon printemps je consacre l'usage
 aux plus voluptueux loisirs ;
 Et mon cœur enivré tour à tour se partage
 Entre la gloire & les plaisirs.



Qu'il rampe, indigne de vous plaire,
 Et de l'or & des Grands le vil adorateur !
 Muses, quand de vos feux vous embrasez mon
 cœur,
 Je m'élance, je plane au-dessus de la terre ;
 Et mon œil ne voit plus qu'avec un fier dédain
 Les jeux de la fortune & les coups du destin.

(1) Sapho étoit très-grande musicienne : elle inventa l'instrument nommé *peïtus*, fort estimé des Grecs ; elle inventa aussi, au rapport de Plutarque, l'harmonie *mixolidienne*, qui, par le mélange que les poëtes tragiques en firent avec le mode dorien, leur fit réunir les deux objets importans de la tragédie, le ton majestueux & le pathétique.

ODE II.

SUR LA ROSE (1).

Si l falloit une reine aux filles du printemps,
Jupiter eût choisi la rose :
Voyez-la qui sourit, vermeille & demi-close ;
C'est l'œil des prés fleuris, c'est l'amour de nos
champs.

◆◆◆

Son sein épanoui parfume le zéphire,
Son charme s'insinue au fond de notre cœur ;
Il y répand une douce langueur ;
C'est la volupté qu'on respire.

(1) Cette ode n'est qu'un fragment : il paraîtra sans doute inférieur à la jolie ode d'Anacréon, sur la rose ; mais si l'on ne trouve pas dans Sapho un ton aussi léger, une imagination aussi fleurie, du moins y remarque-t-on toujours une manière plus touchante & plus vraie, & souvent un sentiment profond.

ODE III.

OU SCOLIE.

ELLE étoile du soir, digne ornement des cieux,
 Tous les bienfaits que la nature
 Prodigie à nos besoins, fait briller à nos yeux,
 C'est ton retour qui les procure.



Tu nous ramenes chaque jour
 L'heure où Bacchus à nos banquets préside,
 Et les momens plus doux que le discret amour
 Ménage à la pudeur timide.



Tu fais rentrer le paisible troupeau,
 Qui du loup ravisseur craint la dent meurtrière ;
 La fille qui joyeuse a quitté le hameau,
 Tu la ramenes à sa mère.



Ces timides amans que Vénus a touchés,
 Qui brûlent d'être unis ensemble,
 Et que l'éclat du jour avoit tenu cachés,
 C'est ton retour qui les rassemble.

ODE IV.

LE SONGE.

SAPHO sent pour la premiere fois le besoin d'aimer. Un rêve l'instruit (1).

AU pied de ce côteau sur une humble verdure,
À l'ombre des pommiers doucement agités,
De cette onde qui fuit j'entendois le murmure :
Déjà brilloit la lune, & ses pâles clartés
S'enfonçoient dans la nuit obscure.



Je goûtois le calme enchanteur
Qu'on éprouve au sein du bonheur,

(1) Ce songe est composé de neuf ou dix fragmens ; on a été obligé de suppléer à ce qui manquoit dans l'original.

Il est des beautés propres à une langue qui ne sauroient passer dans une autre, parce qu'elles tiennent au charme de l'harmonie, à la grâce, à l'énergie, ou à telle image qui dépend d'une expression. C'est au traducteur à produire par d'autres beautés les mêmes impressions qu'il a reçues ; & sans doute on fait mieux connoître son original en prenant sa maniere & en se pénétrant de son génie, qu'en s'affujettissant à le traduire trop littéralement.

Et que répandoit dans mon cœur
Le silence de la nature.



Amour, ce tyran séducteur,
De ma naïve paix vint troubler la douceur.



Je n'avois pas encor, victime pure & tendre,
Du premier sacrifice honoré ses autels :
Il attisa bientôt avec des soins cruels
Un feu trop retenu, mais plus prompt à s'étendre.



D'une tendre langueur je ne pus me défendre,
Mon cœur fut tourmenté de désirs inquiets ;
Les pleurs même causés par mes ennuis secrets,
Je ne fais quel plaisir j'avois à les répandre.

En soupirant je rougissois,

Je brûlois, je me consumois ;

« Va, me disoit l'Amour, il est temps de te rendre. »



Cependant le Dieu du repos,
Par ses assoupiſſans pavots
Vint appesantir ma paupière ;
J'étois seule, & j'étois à Vénus toute entière.



O quel songe délicieux
Éclaira mes esprits d'une vive lumière ?
Une île s'offrit à mes yeux ;

Au trouble de mes sens je reconnus Cythere :
 J'y descends, j'y respire un feu contagieux ;
 Mille traits enflammés tombent du haut des cieux ;
 J'avance d'un pas téméraire ;
 Je porte jusqu'au temple un regard curieux.



Tous les plaisirs répandus dans ces lieux
 Déchiroient en riant les voiles du mystère.
 L'Amour est sur un trône ; à ses pieds sont les
 dieux.
 Là le ciel & la terre & l'enfer n'ont qu'un maître.
 Que d'amours satisfaits ! que d'amans qui vont
 l'être !



Quoi ! vous fléchissez sous sa loi,
 Belles, qui paroissiez insensibles, cruelles !
 Foibles colombes, je vous voi ;
 On vous poursuit ainsi que moi,
 Et vous laissez traîner vos languissantes ailes.



Mais un Dieu vient s'offrir sous des dehors à
 doux....
 L'espoir est dans ses yeux, il soupire, il s'élance :
 Je veux fuir, il m'arrête, il tombe à mes genoux :
 Je le repousse en vain, mon cœur prend sa dé-
 fense ;
 De mes bras incertains la molle résistance
 Oppose un vain obstacle à ses pressans efforts.

Arrêtez, Dieu charmant : j'expire !
 Quelle ivresse inconnue ! ô fureur ! ô délice !
 Ah ! je succombe à mes transports !



Régnez dans mon ame enchantée,
 Bonheur que j'attendois..... où suis-je..... quel
 réveil !
 Dieux ? faut-il que le bruit de la feuille agitée
 Ait fait évanouir mon songe & mon sommeil !

ODE V.

*DIALOGUE entre une jeune Épousée &
 la Virginité (1).*

LA JEUNE ÉPOUSÉE.

Rose de la pudeur que l'amour a cueillie,
 Votre premier éclat me sera-t-il rendu ?

LA VIRGINITÉ.

Ingrate, vous l'avez perdu ;
 Vous l'avez perdu pour la vie.

(1) Il ne nous reste que ce fragment d'un dialogue dont les détails ne pouvoient être que fort singuliers.

ODE VI.

A UNE AMIE.

Traduction de Boileau (1).

HEUREUX qui près de toi pour toi seule soupire!
 Qui jouit du plaisir de t'entendre parler,
 Qui te voit quelquefois doucement lui sourire !
 Les dieux, dans son bonheur, peuvent-ils l'égaler?

(1) Aucune ode de Sapho n'est aussi célèbre, aucune ne prête aux grâces & à la poésie de sentiment autant que celle-ci; je n'ai cependant pas osé y toucher après un aussi grand maître que Boileau. Peut-être ne seroit-il pas inutile aujourd'hui d'avertir les étrangers qu'il y a encore en France quelques gens de lettres paisibles qui admirent en silence les grands hommes du siècle passé; qui croient que Corneille a fait des tragédies entières, & Rousseau de véritables odes; que Racine & la Fontaine avoient du génie; que l'un, qui savoit faire des vers, a fait aussi des caractères; & que l'autre, qui a fait des fables, a su faire aussi des vers; que Moliere a connu le vrai genre de la comédie, & puisqu'il faut tout dire, que Boileau même étoit poète.

Je vais citer le passage de Longin dans son traité du sublime, où il parle de Sapho: « Quand elle veut exprimer les fureurs de l'amour, elle rassemble de tous côtés les accidens qui suivent &

Je sens de veine en veine une subtile flamme
 Courir par tout mon corps , sitôt que je te vois ;
 Et dans les doux transports où s'égare mon ame ,
 Je ne saurois trouver de langue ni de voix.

» qui accompagnent en effet cette passion ; mais
 » où son adresse paroît principalement , c'est à
 » choisir de tous ces accidentis ceux qui marquent
 » davantage l'excès & la violence de l'amour , &
 » à bien lier tous cela ensemble..... de combien
 » de mouvemens contraires elle est agitée ! Elle
 » gele , elle brûle..... ou elle est entièrement hors
 » d'elle-même , ou elle va mourir. En un mot ,
 » on diroit qu'elle n'est pas éprise d'une seule
 » passion , mais que son ame est le rendez-vous
 » de toutes les passions. Et c'est en effet ce qui
 » arrive à ceux qui aiment. »

Lucrèce a imité ce morceau. Catulle l'a traduit.
 Le voici en prose , rendu trop littéralement pour
 l'être avec grace. Il suffit seulement de faire con-
 noître le fond des idées & la progression des sen-
 timens que Boileau a fait revivre dans notre lan-
 gue par la chaleur , l'élégance & l'harmonie de
 ses vers.

« Oui , je le regarde comme le rival des dieux ,
 » celui qui est assis devant toi , qui entend de près
 » résonner ta voix mélodieuse , qui s'enivre du
 » charme de ton sourire. Ah ! c'est ce qui jette le
 » trouble & le désordre dans mon ame. A peine
 » je t'ai vue , que sur le bord de mes levres ma
 » voix étouffée s'arrête , ma langue s'embarrasse ,
 » un feu rapide dans mes veines s'est répandu ,
 » mes yeux ne voient plus , mes oreilles n'enten-
 » dent plus , une sueur froide me pénètre , je
 » tremble toute entiere , la pâleur décolore mon
 » visage , la respiration me manque , je me
 » meurs. »

(A peine je t'ai vue.)

Un nuage confus se répand sur ma vue,
Je n'entends plus, je tombe en de douces lan-
gueurs ;
Et pâle, sans haleine, interdite, éperdue,
Un frisson me faisit ; je tremble, je me meurs.



Mais quand on n'a plus rien, il faut tout hasarder.

Ut vidi, ut perii, ut me malus abstulit error.
a dit Virgile, qui l'a traduit d'un vers de Théo-
crite.

(*Mes oreilles n'entendent plus.*) Il y a dans
le texte une expression très-heureuse, parfaite-
ment rendue par *bombitant mibi aures*. Si nous
avons quelque mot équivalent dans notre langue,
ce n'est pas dans le style noble.

ODE VII.

Elle engage Athis à se couronner de fleurs, à l'exemple des victimes prêtes à être sacrifiées. Elle la loue aussi sur sa beauté (1).

DELICES de mon cœur, charme de mes regards,
Athis ! viens couronner de ces roses naissantes
Ce front si gracieux, & les tresses mouvantes
De tes cheveux dorés, négligemment épars.



Quelle aimable pudeur t'anime !
Cueille de tes doigts délicats
La douce violette & le tendre lilas.



Tu fais que la jeune victime,
Le front paré de fleurs, en est plus chère aux dieux.
Nous aurons pour autel ces discrètes fougeres,
Où mon bonheur va m'élever aux cieux.

(1) On a cru devoir lier les deux fragmens dont cette ode est composée. On s'est astreint à suivre l'original autant qu'il le falloit pour faire connoître le goût grec & la maniere de Sapho.

Enlace autour de toi ces guirlandes légères;
Pенche-toi sur mon sein, tourne vers moi les
yeux:



Que ta rougeur me plaît! que ces levres sont
belles!

Ce teint charmant ne cede point aux fleurs.
Va, malgré tout l'éclat de leurs vives couleurs,
Il est encor plus brillant qu'elles.

ODE VIII.

*SAPHO donne la préférence à Athis
sur toutes les Lesbiennes.*

LES filles de Lesbos jouoient sur le rivage;
D'un regard attentif, les peuples enchantés
Contempoient à l'envi cent folâtres beautés,
Et leur rendoient un éclatant hommage.



On admiroit la touchante Mnaïs,
La naïve Cidno, la tendre Philoxelle,
Pirrine aux pieds légers & Sireine & Thaïs;
Mais aussi-tôt que vint Athis,
Tout disparut on ne vit qu'elle.

Ces Globes lumineux , ces brillantes étoiles ;
 Par qui de la nuit sombre étinceloient les voiles ,
 Ne sont plus qu'un point d'or imperceptible aux
 yeux ,
 Quand Phœbé laisse voir au haut de l'hémisphère
 Son front tranquille & gracieux
 Dont l'éclat argenté se répand sur la terre.

O D E I X.

S U R L A M O R T
D E P H I L O X E L L E.

*Le texte du dernier fragment de cette
 ode a quelque ressemblance avec celui
 d'une ode d'Anacréon adressée à une
 hirondelle. Anacréon vivoit cent ans
 après Sapho.*

PHILOXELLE n'est plus. Hélas ! ses traits charmans ,
 Sa voix , sur-tout , si touchante & si belle ,
 Les graces de l'esprit , le charme des talens ,
 Auroient dû la rendre immortelle !

•

Les

Les amoureux accens
Du rossignol fidèle
Annonçoient ce matin le retour du printemps ;
Je crus entendre Philoxelle.



Fille de Pandion, importune hirondelle,
Pourquoi troubler des sons si tendres, si brillans ?
Pourquoi viens-tu, cruelle,
Par tes cris affidus, enlever à mon cœur
La douce illusion qui faisoit mon bonheur ?

ODE X.

FRAGMENT ou SCOLIE.

A CLÉIS SA MERE.

PARDONNEZ, ô ma tendre mère,
De mes mains tombe le fuseau.
Sous le joug de Vénus, en proie à sa colère,
Je ne sens que l'amour, je ne vois que Cidno (1);
A ses feux malgré moi je m'abandonne entière.

(1) J'ai cru devoir changer les noms propres toutes les fois qu'ils ne m'ont pas paru assez harmonieux. Je demande grâce pour beaucoup de fragmens qui ont sans doute le mérite de l'ex-

ODE XI.

ELLE donne un sage conseil à une très-jeune fille.

GARDEZ-VOUS, jeune enfant, de marcher sur nos traces,
Et laissez à la main des graces
De vos appas naissans arrondir les contours.
Déjà ouvre sur vous l'œil malin des amours,



Voyez-vous la pomme dorée?
Ce n'est qu'en mûrissant qu'elle peut s'embellir;
Les feux ardens du jour l'ont déjà colorée
Quand on aspire à la cueillir.

pression dans l'original, mais qui n'offrent aucune idée, & qui ne sont presque pas susceptibles de traduction. De ce nombre est un fragment sur Mercure que Sapho fait échanson des dieux.

*A son emploi toujours fidèle,
Mercure l'a versé ce nectar précieux
Qui dans les coupes étincelle,
Et sa main le présente aux dieux.*

ODE XII.

ou SCOLIE.

AVÉNUS.

*Au milieu des plaisirs de la table,
elle invite sa déesse favorite, en
reconnaissance des présens qu'elle
lui fait, à redoubler la joie des
convives.*

MA main les a formés ces festons élégans
Où brillent l'or, & la pourpre, & la soie ;
Ces tissus d'où jaillit le feu des diamans,
Et ces voiles légers à replis ondoyans :
Mere des doux plaisirs, de la naïve joie,
Accepte-les ces dons charmans,
C'est ta Sapho qui les envoie,



*Ah ! si jamais mon cœur reconnut tes bienfaits,
Descends de la voûte azurée ;
sur ton char éclatant, des amours entourée,
Descends, viens présider à mes joyeux banquets.*



C ij

Que dans nos coupes d'or la main d'une déesse
Verse le nectar & l'ivresse :
Ajoute un nouveau charme à nos heureux liens ;
Tu vois tous mes amis, aimable enchanteresse ;
Et tous mes amis sont les tiens.

ODE XIII.

AU JEUNE ATHIS.

*L'heure d'un rendez-vous est passée.
Sapho se plaint d'être seule ; elle
se plaint de l'amour & de l'inconstance
d'Athis, qui lui préfère Andromède.*

LA lune au front d'argent & sa cour lumineuse
Échappent à mes yeux :
D'un voile plus obscur la nuit silencieuse
Enveloppe les cieux.



Heure que j'attendais, qui dut m'être si chère,
Tu t'es évanouie, & je suis seule, ô dieux !
Je vais rester en proie au feu séditieux
Que n'appasera point ma couche solitaire.



Il me trouble, il m'agite, il règne avec fureur,

Ce Dieu jaloux qui trahit mon attente :
 C'est un vautour attaché sur mon cœur ;
 Contre lui, je le sens, la force est impuissante.



Vous me haïssez maintenant ;
 Athis, une autre vous possède :
 Athis, votre cœur inconstant
 S'est envolé vers Andromède.



Se peut-il qu'Andromède ait mérité ta foi,
 Qu'elle regne aujourd'hui dans ton ame enflammée ;
 Elle est moins sensible que moi,
 Qu'a-t-elle fait, ô dieux ! pour être plus aimée ?

SCOLIES MORALES (1).

I.

SUR L'UTILITÉ DE L'OR.

INCORRUPTIBLE enfant du plus puissant des
 dieux,
 C'est toi qui pour donner plus de prix à la vie,

(1) Les Grecs, qui favoient faire tourner au profit des mœurs & du gouvernement jusqu'aux

Du mortel qui s'endort éveille l'industrie,
Quand ton utile éclat vient éblouir ses yeux.

I. I.

SUR LE MÊME SUJET.

Croyons pourtant que la richesse,
Sans l'exacte équité, trop dangereuse hôteſſe,
Ne garantit jamais de l'ennui, des remords ;
Mais aux vertus unie, elle est alors le gage
Des plaisirs sans regrets, des beaux jours sans
orage ;
Et nous fait doucement descendre chez les morts.

moindres objets de leurs plaisirs, faisoient un cas particulier de leurs anciennes scolies ou chansons ; elles rouloient sur des points de morale très-importans, des préceptes, des règles de conduite, &c. On les chantoit à la fin des repas. C'étoit ainsi qu'ils s'excitoient à la vertu par des plaisirs & la gâté. Les emblèmes de Christine, de Pilan, d'Alciat & de Georgette de Monteney; les quatrains de Pibrac & les Canzonneti italiennes, ne nous offrent qu'une idée imparfaite des scolies des anciens. En voici encore une que je ne risquerois pas si elle étoit de tout autre que de Sapho :

*Veux tu vivre exempt de remords ?
Quand la colere en feu dans tes veines bouillonne,
Enchaîne sous tes pieds cette ardente lionne ;
Par le frein du silence arrête ses transports.*

I I I.

SUR LA VRAIE BEAUTÉ.

Quand mon regard avide admire la beauté,
Le plaisir est si court qu'il s'envole avec elle,
Et mon œil est désenchanté :
Mais la candeur & la bonté,
Mais l'innocence est toujours belle.

I V.

*CONTRE CEUX QUI DESIRENT LA
MORT (1).*

Que dans ses sentimens souvent l'homme est
extrême !
Misanthrope expirant, pourquoi l'instant fatal
Est-il pour vous le bien suprême ?
Si la mort n'étoit pas un mal,

(1) Les Grecs se dévouoient avec plaisir à la mort quand l'intérêt de la patrie l'exigeoit, & ne rougissoient point, dans toute autre circonstance, de témoigner beaucoup d'amour pour la vie. Chez les Nations modernes, l'homme le plus incapable de se sacrifier pour le bien public, auroit honte souvent de tenir le même langage.

C'est pour cela qu'Euripide donne à Iphigénie la crainte de la mort, & que Racine, qui con-

Les habitans de la céleste voûte
 Languiroient-ils au sein de l'uniformité ?
 Ils auroient par la mort interrompu sans doute
 Leur fatigante éternité.

ÉPIGRAMME (1).

*A un pere qui faisoit l'éloge de la vertu
 de sa fille.*

TU nous répetes, chaque jour,
 Que ta fille enfermée à tes yeux se fait gloire
 De préférer la mort aux doux propos d'amour ;
 Je n'ai pas de peine à te croire.

noissoit cependant le cœur humain aussi bien que
 lui, n'a pas osé en faire autant.

C'est pour cela que les tragiques françois,
 quoique plus près de la perfection que les tragiques
 grecs, le sont bien moins de la nature.

(1) Sapho avoit fait un recueil d'épigrammes. Le mot d'Epigramme à la grecque est passé en proverbe. On peut voir dans l'Anthologie que les Grecs n'avoient pas la même idée que nous de ce genre de poésie. D'ailleurs, Sapho avoit un cœur trop tendre pour que son esprit fût satyrique.

A U T R E.

A une jeune fille qui se glorifioit de sa beauté.

DANS le séjour des morts tu descendras sans gloire.
D'une vaine beauté ton front enorgueilli
Ne fut jamais connu des filles de mémoire,
Et leurs brillantes fleurs ne l'ont point embellie.
Va, la mort t'attend seule au bout de ta carrière,
Et te dévorant toute entière,
Ensevelit ton nom dans l'éternel oubli.

F R A G M E N T.

A un ami qui partoit pour aller rejoindre la fille de Polianacte.

POUR moi d'un doux baiser vous salirez Thaire,
Et ses beaux yeux se tourneront vers vous ;
Vous l'entendrez parler, vous la verrez sourire ;
De votre heureux destin que mon cœur est jaloux !
Les accens de sa voix sont mille fois plus doux
Que les doux accords de ma lyre.

É P I T A P H E D E T H I M A S.

L'USAGE des Grecs étoit de se couper les cheveux, & de les aller déposer sur le tombeau de leurs parens les plus chers, & de leurs amis. Cet usage subsiste encore à présent.

DE la jeune Thimas, si chérie & si belle,
 Vous voyez le tombeau.
Hélas ! le doux hymen n'avoit jamais pour elle
 Allumé son flambeau.
Dans leur douleur vive & cruelle,
 Ses compagnes ont sans pitié
Coupé ces tresses d'or, autrefois leur parure,
 Et de sa froide sépulture
Ont fait l'autel de l'amitié.

ODE XIV.

CHANT NUPTIAL,

OU

ÉPITHALAME (1).

O vous dont l'esprit créateur
Éleva nos palais magiques,
Venez les embellir ! donnez à ces portiques
Plus de noblesse & de hauteur.



Le nouvel époux qui s'avance
À le port & les traits du fier Dieu des guerriers.
Quel feu dans ses regards ! les fronts les plus altiers
Disparaissent en sa présence.



(1) Les cinq fragmens qu'on offre ici, doivent sans doute paroître au-dessous de la réputation d'une femme que les Grecs nommoient leur dixième muse. Il est cependant vrai que Denis d'Halicarnasse, en donnant les regles du *chant nuptial*, renvoie aux poésies de Sapho, comme à celle qui a excellé dans ce genre fort estimé chez les anciens.

Le chantre de Lesbos (1) surpassé, égal aux dieux
 Les enfans du Parnasse :
 De même, jeune époux, ta beauté mâle efface
 Tout ce qu'ont vu nos yeux.



(2) Ton hymen est formé sous les plus doux auspices.

Les convives pour toi font des vœux solennels :

On fait que le poète latin qui s'est le plus approprié les beautés de Sapho, Catulle a fait tous ses épithalamies sur le modèle de cette femme célèbre ; & ce fut lui qui le premier fit préférer la manière grecque à celle des Romains dans ce genre de poésie.

Le mot *épithalame* dérive d'un autre mot grec qui signifie *appartement des époux* ou *dis lit nuptial*. Quelques auteurs modernes ont cru que les Grecs distinguoient cinq espèces d'*épithalamies*.

Le chant du soir & celui du matin, ou l'*épithalame* proprement dit : il se chantoit à la porte des nouveaux mariés.

Le scolion, que chantoient les convives, couronnés de myrte & de laurier, & que l'on pourroit croire une sorte de *scolie*.

L'hyménée, qui ne renfermoit que des conseils, des préceptes sur le mariage, &c.

Un autre, employé à décrire la pompe nuptiale.

Un dernier enfin, qui étoit un *hymne* en l'honneur des nouveaux époux.

(1) C'est ainsi que Sapho désignoit Alcée, quoique l'isle de Lesbos eût alors plusieurs autres poètes.

(2) Ce troisième fragment est du nombre de ces épithalamies qui se chantoient à table.

D'un nectar précieux ils versent les prémices,
 Pour te rendre propices
 Des cieux & des enfers les maîtres éternels.

CHANT

DU MATIN ou DU SOIR (1).

HUREUX époux, amant fidèle,
 Vous obtenez en même jour,
 Avec le cœur de votre belle,
 Les premières faveurs qu'on dérobe à l'amour;
 Amour, la rose est moissonnée,
 Io hymen ! ô hyménée !

(1) Apollonius, auteur des Argaunotiques, en parlant des noces de Médée & de Jason fait chanter l'épithalame au son de la cythare, à la porte de la caverne où les amans nouvellement unis venaient de se retirer.

Le cri d'*Io Hymen* est de toute antiquité. Des Grecs il a passé aux Latins, & la langue latine l'a transmis à toutes celles qui en dérivent.

Hyménée, jeune habitant d'Athènes, pauvre & d'une famille obscure, étoit célèbre par sa beauté. A la faveur d'un déguisement dont sa jeunesse & sa grace écartoient le soupçon, il s'insinua auprès d'une jeune Athénienne des plus distinguées par sa naissance & par ses richesses. Les filles d'Athènes étant allées un jour à Eleusis pour y sacrifier à Cérès, elles furent enlevées par

FRAGMENT.

A UNE JEUNE LESBIENNE.

Vous qui par la beauté régnez sur notre cœur,
 A cet air si touchant, à tant d'attraits que j'aime,
 Vous en ajoutez un, pour moi plus enchanteur,
 Qui fait embellir tout jusqu'à la beauté même;
 Et quel est-il ? c'est la pudeur.

SCOLE.

Que je goûtois un doux sommeil
 Sur le sein de la belle Alcyone !
 Que je jouis d'un doux réveil
 Dans les bras de ma tendre amie ?

des pirates. Les ravisseurs prirent terre dans une île déserte, & s'y endormirent. Hyménée profite du moment, tue les pirates, revient à Athènes, & déclare que si on lui permet d'épouser celle qu'il aime, il ramènera toutes les filles qui ont été ravies. Il obtint sa demande, & devint le modèle des époux.

Les Athéniens ordonnerent qu'il seroit toujours invoqué dans la solemnité des noces, avec les dieux protecteurs du mariage.

ÉPITAPHE DE PÉLAGON.

DU pêcheur Pélagon Ménisque étoit le pere;
Au tombeau de ce fils, justement regretté,
Il suspendit cette nasse légere,
Monument de sa pauvreté.

ÉPIGRAMME

*A une femme qui avoit beaucoup
d'enfans.*

VAINE de ta postérité,
N'insulte point à Sygerie ?
De l'excès de sa vanité
Niobe autrefois fut punie.

FRAGMENT (1).

AMI des jeux : tyran cruel,
Amour est un enfant de la terre & du ciel.

(1) Cette définition de l'amour a quelque rapport à celle qu'en faisoit Socrate. Comme il prétendoit la tenir d'une femme célèbre, il n'est peut être pas hors de propos d'en faire mention ici. Il étoit à souper chez Agathon : chacun des convives avoit défini l'Amour à sa maniere : Socrate , vivement pressé d'en faire autant, s'exprima de la sorte :

« Ne croyez pas que j'avance rien de moi-même : je ne parlerai que d'après Diotime, femme de beaucoup d'esprit , qui avoit l'art de railler finement ; je suivrai même un certain fil d'idées qu'elle a affecté en m'instruisant ».

Voici le résumé du discours de Socrate : » L'Amour tient le milieu entre le ciel & la terre. Il ne peut être un dieu , parce que les dieux sont essentiellement heureux , & que l'Amour cherche toujours à le devenir. Il est des moments où il élève les hommes à la félicité des dieux , & d'autres où il rabaisse les dieux au niveau même des hommes. Il doit sa naissance au génie de l'abondance , & au génie de la discorde , que le hasard fit un jour trouver ensemble. Le jour même où il fut conçu , naquit la déesse de la beauté , Vénus. Il tient de son pere l'audace, la vivacité d'esprit , la confiance en ses forces , l'art de dresser des embûches , une certaine maniere de s'insinuer , de persuader , de vaincre , &c. & de sa mere , la

FRAGMENT

FRAGMENT

CONTRE ANDROMEDE.

O Dieux ! quelle rivale un ingrat me préfere !
Quel plus indigne choix pouvoit-il jamais faire ?
Mais réponds-moi, cruel; où sont donc ses appas ?
Quel charme impérieux t'enchaîne sur ses pas ?

Tout la dépare & l'embarrasse ;
Elle semble étrangere aux moindres ornement,
Et ne fait pas même avec grace
Laisser tomber sa robe à replis ondoyans.

» crainte de se produire , cette indigence qui le
» porte à demander toujours , cette timidité qui
» lui fait manquer les meilleures occasions , un
» fonds inépuisable de désirs , &c. Par ce mé-
» lange de qualités contraires , l'Amour passe ,
» sans presque s'en appercevoir , de la vie à la
» mort , & de la mort à la vie. Il soupire conti-
» nuellement après le beau ; il met son bonheur
» à en jouir : cependant c'est moins le beau qu'il
» cherche en lui-même , que le plaisir flatteur de
» s'y joindre & d'en tirer quelque chose qui lui
» ressemble . . . Toute la nature (ajoute encore
» Socrate) surabonde de volupté : elle ne cherche
» qu'à s'en délivrer ; mais il n'y a que le beau
» qui puisse lui rendre cet heureux osfice ».

ODE XV.

DIALOGUE entre Alcée & Sapho.

ALCÉE.

AIMABLE sœur des filles de mémoire (1),
J'aime ce front, couronné par la gloire,
Siège de la candeur & de la vérité :

Votre œil, où brille la gaieté,
Sous sa longue paupière noire,
Appelle le plaisir, promet la volupté.



Vous dont le regard est si tendre,
Pourquoi vous armer de courroux ?
Tout prêt à vous parler, je tremble devant vous...
Non, vous ne voulez pas m'entendre.



(1) J'ai réuni deux petits fragmens d'Alcée adressés à Sapho ; il lui donne l'épithète de chaste, & l'appelle vierge, quoiqu'elle fût veuve & mere. Les anciens le font servir long-temps des mots de chaste, de sage, &c. pour dire poète ; c'est ainsi qu'on donne encore aujourd'hui le titre de *Hekim*, qui veut dire sage ; aux philosophes de la Perse & de l'Indoustan, qui sont à la fois poètes & médecins.

SAPHO.

Si vous ne formiez pas des projets insensés (1),
 Votre langue éloquente eût-elle été captive?
 Aurois-je deviné la demande craintive
 De vos regards embarrassés?



Sans employer un langage si tendre,
 Plus jeune vous parleriez mieux:
 Je verrois le plaisir éclater dans vos yeux,
 Et j'en aurois, peut-être, à vous entendre.

(1) Cette réponse de Sapho à Alcée est très-connuë. On dira peut-être que la traduction n'est pas assez fidèle: je croirois au contraire que le texte a été altéré; aussi en ai-je plutôt cherché le véritable sens dans le caractère & les autres fragmens de Sapho, & sur-tout dans celui - ci :

*Si nobis amicus es, torum accipe junior;
 Non enim sustinebo convescere cum seniore,
 Dum junior sum.*

Qui croira, d'après ce langage, que Sapho voulut jouer le rôle de prude?

ODE XVI.

Sapho cherche à guérir Phaon de sa jalouse contre Alcée.

PLACEZ-VOUS devant moi, cher amant, je le veux :

Je veux vous voir, vous admirer encore;

Laissez-moi puiser dans vos yeux

Ce charme si touchant, cette ame que j'adore !



Que vos regards tendres & satisfaits

M'offrent cet abandon que j'aime,

Ces rapides éclairs, & ces transports si vrais,

Où l'on touche au bonheur suprême !



Ah ! si vous brûlez de mes flux,

Si vous partagez mon ivresse,

Venez, mon jeune ami, je vais combler vos vœux,

Des roses du plaisir couronnons la jeunesse,

C'est l'instant du bonheur. Un vieillard amoureux,

Favori d'Apollon, m'appelle à d'autres nœuds.



Et martyr de l'amour, & n'osant le paroître,
Qu'il joigne en des efforts toujours injurieux,

Au desir de se rendre heureux,
Le tourment de ne pouvoir l'être.



Est-ce à toi d'envier sa gloire & ses accens?
Faut-il que son amour te cause de l'ombrage?
N'as-tu donc pas pour toi tous les dons du bel âge?
Leve ce front paré des graces du printemps.



Le charme de tes yeux & leur tendre langage
Envire du plaisir & mon cœur & mes sens.

Tu crains des rivaux trop puissans;
Va, ma crainte est égale & j'ai plus de courage.



Jalouses de mes feux, d'autres ont plus d'appas;
Leur haine conjurée attachée à mes pas
Et me calomnie & m'outrage.
Que m'importent leurs vains éclats?
Je veux les mériter, s'il se peut, davantage,
Et les oublier dans tes bras.

ODE XVII.

HYMNE A VÉNUS (1).

DEESSE aux vrais amans si souvent favorable
Vénus ! toi dont la terre encerfe les autels,
Toi qui tends avec art le piège inévitables
Où tombent les mortels :



Tu laisses donc gémir Sapho désespérée ?
Songe combien de fois, baissant sur moi les yeux,

(1) Il ne me paroît pas vraisemblable que cette ode ait été envoyée à Phaon de Leucate ou Leucade peu de temps avant la mort de Sapho. Quelle apparence qu'une femme si sensible abandonnée d'une maniere aussi cruelle, après avoir poursuivi son amant jusqu'en Sicile, &c, si nous en jugeons par l'héroïde d'Ovide, après lui avoir adressé les élégies les plus passionnées; quelle apparence, dis-je, qu'elle s'amuse à parler des bontés de Vénus pour elle, du char de la déesse, & de ses moineaux frances qui agitent leurs ailes brunes dans les airs ? L'image en est riante : mais y reconnoît-on le langage de la douleur & de la passion, de Sapho en un mot réduite au désespoir. Ne feroit-il pas plus naturel de croire que Phaon étant encore à Mytilène, & paroissant seulement réfroidi, Sapho aura voulu par cette ode réveiller son amour, & flatter un peu son amour-propre ?

Aux amoureux accens de ma lyre inspirée,
Tu descendis des cieux.



Vers moi, du haut Olimpe où Jupiter réside,
Tu volois sur un char plus prompt que les éclairs :
Des passereaux légers, l'aile brune & rapide
L'emportoit dans les airs.



Tu me cherchois alors, & ta bouche immortelle,
Qu'embellissoit toujours un sourire enchanteur,
Interrogeoit ma peine, & de mon cœur fidèle
Suspendoit la douleur.



« Dans tes vœux, ma Sapho, réponds-moi, qui
» t'arrête ?
» Tes yeux auroient-ils vu quelque jeune orgueil-
» leux ?
» Attends-tu que ma main fasse courber sa tête
» Sous ton joug amoureux ?



» S'il est dans l'univers un mortel qui te brave,
» Si le don de ton cœur est par lui dédaigné,
» Cet ingrat qui te fuit, je l'amene en esclave
» A tes pieds enchaîné. »



Hélas ! il en est temps, viens me rendre, ô déesse !
Et ces jours de ma gloire, & mes plaisirs passés :
A mon vainqueur superbe offre encor ma tendresse,
Qu'il m'aime, & c'est assez.

ODE XVIII.

A PHAON (1).

CEST de l'isle de Leucate qu'elle invoque les graces, les muses, & sa lyre. Elle se rappelle l'ingratitude d'une amie qui lui a enlevé son amant. Elle dit comment Phaon est devenu le plus beau des hommes, & Sapho la plus tendre des femmes. Elle offre de le suivre au bout de la terre, & lui fait entendre que, s'il persiste à la dédaigner, la seule ressource qui lui reste est de se précipiter du haut du rocher de Leucate.

QUITTEZ pour un moment le trône des plaisirs,
Tendres sœurs de l'Amour, ô Graces ingénues !
De l'inconstant Phaon compagnes affidues,
Portez-lui mes derniers soupirs.



(1) Voici l'ode à laquelle Sapho a eu le moins de part. L'idée de Phaon batelier, & de Vénus

Muses qui m'inspirez, Sirenes du Permessé,
Puisez égaler Sapho la douceur de vos chants !
Et vous, lyre plaintive, écho de ma tendresse,
Rendez les sons les plus touchans.



qui lui fait don de la beauté, est de Sapho. J'ai cherché dans le reste à imiter sa manière autant que je l'ai pu. Au reste, il est bon de remarquer que, dans le projet qu'elle a de faire le saut de Leucade, elle ne cède point à un premier mouvement de désespoir ; elle accomplit au contraire un acte de religion. C'est ce que prouveront les détails que l'on va lire sur ce fameux rocher où tant d'amans malheureux ont été chercher un remède à leur amour, où plusieurs ont trouvé la mort, mais d'où quelques autres revenaient entièrement guéris. Il est encore une maladie dans laquelle on a recours au même remède ; chose étonnante, qu'on ne pût autrefois guérir de l'amour que comme on guérit aujourd'hui de la rage.

L'isle Leucade ou Leucate est située dans la mer Ionienne, sur la côte de l'Acarnanie, à l'une des extrémités de l'isle. Vis-à-vis de Céphalonie s'élève une montagne très-haute, dont la pointe est un rocher toujours environné de nuages & de brouillards, qui s'avancent au-dessus de la mer. On dit qu'un enfant appellé Leucaté s'élança du haut de ce rocher dans les flots, pour échapper aux poursuites d'Apollon, & qu'il donna son nom à cette île. Ce fut en mémoire de cet événement, peu glorieux, je crois, pour ce dieu, que les habitans élèverent un temple à Apollon sur le haut du promontoire, & lui établirent un culte. Les ministres du dieu voulurent donner de la vogue à leur temple : ils publierent que Vénus,

Quand le ciel orageux menace nos campagnes,
 Quand les vents déchaînés soufflent avec furur,
 Le chêne qui s'élève au sommet des montagnes
 Est moins agité que mon cœur.



pour se guérir de son amour après la mort d'Adonis, s'étoit jettée, par le conseil d'Apollon, du haut du rocher dans la mer. Il ne fallut que deux ou trois absurdités pareilles, inventées par des fourbes, & répétées par la multitude, pour donner à de jeunes insensés l'envie d'essayer du même remede. On prit sans doute les précautions les plus sûres pour que les premières épreuves ne fussent pas mortelles. On commença, je crois, à établir une fête en l'honneur d'Apollon, & l'on fit choix d'un criminel condamné à mort, que l'on obligeoit à se précipiter : on avait l'attention d'attacher à ses habits des ailes d'oiseaux, & même des oiseaux vivans, qui le soutenoient en l'air, & rendoient sa chute plus douce ; plusieurs petits bateaux, rangés autour du précipice, l'attendoient pour voler à son secours : quand on le retroit des flots, on se contentoit de le bannir de l'isle.

C'est en accoutumant peu à peu les yeux du peuple à ce spectacle, que les ministres d'Apollon eurent le barbare plaisir d'y attirer de toutes les villes de la Grece une foule de malheureux, dont la mort étoit leur ouvrage. Qui pourroit lire avec sang-froid toutes les supercheries qu'ils employoient pour assouvir leur insatiable cupidité aux dépens de la vie de tant d'innocentes victimes ? Comme ils profitoient de leurs dépoilles, ils ne leur accordoient pas les mêmes secours qu'aux criminels. Elles n'étoient soutenues en se précipitant que sur les ailes de l'amour : aussi en

Où sont-ils ces beaux jours où mon ame charmée
vit l'amant que j'adore à mes loix asservi ?
Jouir de son aspect, même sans être aimée,
Est un bonheur qu'on m'a ravi.



périssoit-il beaucoup. Il est vrai que les amans qui en réchappoient, sans doute par la révolution subite qu'ils éprouvoient, étoient réellement guéris. On cite entr'autres un nommé Macès, de la ville de Buthode, qui eut le surnom de *Roche-blanche*, pour avoir fait quatre fois le faut, & avoir été autant de fois guéri de sa passion. On peut croire que, si le remede n'eût jamais opéré, il n'eût pas été long-temps en crédit : l'épreuve étoit trop périlleuse pour en essayer, si l'on n'eût pas eu l'espérance de la guérison fondée sur des exemples incontestables.

Sapho ne fut point la première personne, ni même la première femme qui eut recours à ce moyen violent, quoi qu'en ait dit Menandre dans un passage de sa comédie, intitulée : *la Leucadienne*, (piece, selon toute apparence, dans le genre de la Chaussée). Ce passage a été conservé par Strabon. Le voici :

« C'est-là que Sapho, qui voloit après le su
» perbe Phaon, cédant à la violence de ses trans
» ports, vint la première se précipiter du haut
» de cette roche éclatante ; mais ce fut, Dieu
» puissant qui êtes ici notre souverain, après y
» avoir été obligée envers vous par le vœu que
» vous avez prescrit ».

La grande célébrité de Sapho avoit dû sans doute faire oublier les noms des femmes qui l'avoient précédée : d'ailleurs, Athénée & Aris- toxene font mention d'un poème de Stéficore

Trop crédule ! & j'aimois ma rivale infidelle !
 Et lorsqu'à mes bienfaits son cœur sembloit s'ouvrir,
 J'ai reçu de sa main la blessure cruelle
 Que mon trepas seul peut guérir.



N'importe, sois heureux au sein de ta maîtresse,
 Cher Phaon, tous les cœurs ne sont-ils pas à toi ?
 Dans un calme profond goûte la douce ivresse
 D'un bonheur qui n'est plus pour moi.



sur la mort d'une fille appellée Calycé, qui, ne pouvant résoudre le jeune Evathus à l'épouser, fut trouver à Leucade la fin de son amour & de sa vie.

L'histoire ne nous apprend pas que de tant de femmes qui ont fait le saut de Leucade, il s'en soit sauvé une. Peut-être perdoient-elles la respiration avant que d'être tombées; peut-être n'y avoit-il que les hommes les plus vigoureux qui pussent la conserver.

On enchainoit les victimes par un vœu, pour que la vue du précipice ne pût les arrêter. On ne connaît qu'un seul exemple d'une de ces victimes, qui, après toutes les cérémonies observées, étant arrivée jusqu'au bord de la roche, retourna tout-à-coup sur ses pas, & répondit à ceux qui lui en faisoient honte, qu'elle avoit fait un vœu, mais qu'il lui en falloit encore un autre pour la déterminer à se précipiter.

Cette victime dont il est ici question, n'étoit pas une femme; c'étoit un Spartiate.

Mon sort fut de t'aimer, ton destin est de plaire.
 A peine en ton printemps, le front paré de fleurs,
 Un jour tu conduisois un barque légère
 Vers des rivages enchanteurs.



Ciprine sous les traits d'une simple mortelle,
 Par le fleuve arrêtée, imploroit ton secours :
 Tu la reçus ; les flots emportoient avec elle
 Les ris, les graces, les amours.



A ton premier regard les amours accoururent,
 Sur ta bouche à l'instant volerent tous les ris ;
 Et fiers de leur choix les graces te reçurent
 Parmi leurs plus chers favoris.



Ta beauté fut un don de la reconnaissance ;
 » Tendre enfant, dit Vénus, appui de mes autels,
 » J'ai parfumé ton front d'une divine essence,
 » Deviens le plus beau des mortels ».



L'Amour en soupiroit; j'approchai pour entendre.
 Jaloux de surpasser ce prodige nouveau,
 Il lance un trait. & dit : « Sapho sera plus tendre
 » Que le jeune Phaon n'est beau ».



Hélas ! & tu me fuis dans ma douleur profonde!
 Faut-il pour t'apaiser courir de mers en mers ?

Faut-il franchir les monts, les rochers, les déserts,
Et voler aux bornes du monde ?



Parle : & dans les dangers précipitant mes pas,
Heureuse d'obéir & de suivre tes traces ,
J'irai te dérober la ceinture des graces
Pour mieux t'enchaîner dans mes bras.



Nos levres vont unir nos ames incertaines.
Ton cœur va battre encor appuyé sur mon cœur.
La volupté m'enivre , & je sens dans mes veines
Courir sa dévorante ardeur.



Malheureuse! ah! reviens d'une erreur qui te flatte;
Au défaut du bonheur cherche au moins le repos;
C'est ici qu'il t'attend : le rocher de Leucate
Peut seul mettre un terme à tes maux.

LETTERE

DE SAPHO

A PHAON.

Quoi ! tu ne reviens point !.... Et par un long silence ,

Tu peux aigrir les maux causés par ton absence!... Dois-je encor te revoir ? Hélas ! si , malgré toi , Un obstacle puissant te retient loin de moi , Que ta main , cher Phaon , daigne du moins m'apprendre

Si l'amant le plus cher est encor le plus tendre . Dois-tu de ton aspect long-temps priver mes yeux ? Vingt fois l'astre éclatant qui brille dans les cieux , A sur les Lesbiens répandu sa lumiere , Vingt fois il a dans l'onde achevé sa carriere , Depuis l'instant fatal , signalé par mes pleurs , Où mon cœur fut percé des plus vives douleurs , Cet instant où je vis tes voiles fugitives , Peut-être pour jamais , t'éloigner de ces rives .

Hélas ! avant ce jour où , d'un oeil enchanteur , Tu troublas , cher Phaon , le calme de mon cœur , Où je flattai le tien d'une douce espérance , Mes jours paisiblement couloient dans l'innocence ;

Mes yeux pendant la nuit fermés par le sommeil,
Ne s'ouvroient point alors pour pleurer au réveil;
Et par ses sons brillans ma lyre enchanteresse
Entraînoit sur mes pas les peuples de la Grece.

Tu parus.... à l'instant je sentis malgré moi
Mon ame s'émouvoir & s'enchaîner à toi ;
Sur mes sens agités je n'avois plus d'empire ;
Je soupirois.... ma main s'arrêtait sur ma lyre ;
Mon esprit s'égaroit dans des discours confus,
Et mon cœur enflammé ne se connoissoit plus.
Dans ce cruel état, que j'éprouvai d'alarmes !
Trois fois, sans se fermer, mes yeux noyés de
larmes,
Ont revu du soleil la fuite & le retour.
Je reconnois alors l'impitoyable amour ;
Je veux lui résister : mais espérance vainc !
Tous mes efforts ne font que resserrer ma chaîne ;
Le feu le plus ardent s'allume dans mon cœur,
S'irrite par degrés, & se change en fureur.

Près de ces lieux charmans, de ces bords où la
vue
Admire, en s'égarant, une immense étendue,
Où la plaine des mers & la voûte des cieux
Semblent, dans le lointain, se confondre à nos
yeux,
Non loin de cette rive, est un lit de verdure
Qu'ombrage un orme épais qu'arrose une onde
pure,
Ce fut là que ton cœur, embrasé par l'amour,

A Sapho, qui t'aimoit, demanda du retour ;
 Ce fut-là, cher Phaon, qu'au gré de ta tendresse,
 Je fis en rougissant l'aveu de ma foiblesse.
 Comment aurois-je pu résister à tes feux ?
 La candeur de ton ame étoit peinte en tes yeux ;
 L'amour, d'un doux éclat, faisoit briller tes
 charmes.

Et tes yeux attendris se remplissoient de larmes.
 Qu'à la tendre Sapho tu parus enchanteur !
 Oui, je crus voir un dieu qui séduisoit mon cœur.
 Que dis-je ? de tes traits moi-même enorgueillie,
 En voyant ta beauté, je me crus embellie.
 Hélas ! j'aurois voulu, dans des instans si chers,
 Te cacher dans mon sein aux yeux de l'Univers.

Un jour en soupirant, je m'en souviens encore,
 Je te dis : cher amant, tu m'aimes, je t'adore :
 Mais, hélas ! un soupçon vient troubler mon
 plaisir . . .

» Quelle crainte, dis-tu, Sapho, vient te saisir ?
 » Quand mon cœur sent pour toi la flamme la
 plus pure ,
 » Pourrois-tu soupçonner ma bouche d'impos-
 ture ?
 » Ah ! Sapho, ne crains rien : tu verras chaque
 jour
 » Par le feu des plaisirs s'accroître mon amour.
 » Oui, qu'à ce même instant la mort la plus cruelle
 » Couvre plutôt mes yeux d'une nuit éternelle
 » Si de notre union brisant les nœuds charmans,
 » Je dois un jour changer & rompre mes sermens».

Qu'aisément, quand on aime, on croit ce qu'on
desire !

L'amour seul, ai-je dit, est le dieu qui l'inspire.
Le soupçon s'envola de mon cœur amoureux ;
Je ne résistai plus, & Phaon fut heureux.

Rappelle-toi ce jour, si cher à ma tendresse,
Ces moments où, plongés dans la plus douce ivresse,
Nous étions, l'un & l'autre, au comble du bonheur,
Où serré dans mes bras tu mourois sur mon cœur :
Ma bouche, cher amant, respiroit sur la tienne ;
Ton ame avec transport s'élançoit dans la mienne,
Et nos feux toujours vifs & toujours renajassans,
Sembloient par les plaisirs multiplier nos sens.
Ô rapides instans ! ô jours remplis de charmes !
Deviez-vous être, hélas ! suivis de tant de larmes ?

Quoi ! tout est donc changé !... funeste souvenir,
Pour jamais de mon cœur né puis-je te bannir ?
La fidelle Cidno ; par l'amitié conduite,
D'un air pâle & défait vient m'annoncer ta fuite ;
Je doute quelque temps de mon triste destin,
Je crains de m'éclaircir, & d'un pas incertain,
Sur la rive, en tremblant, je me traîne éperdue :
Quel spectacle, grands dieux ! vient s'offrir à ma
vue !

Ton vaisseau sur les mers s'enfuit au gré des vents :
Le souffle de la mort glace aussi-tôt mes sens ;
Je tombe, & sur ces bords je demeure expirante :
Je rouvre à peine au jour ma paupière mourante.
Arrête m'écriai-je, Arrête mais en vain ;

Ton vaisseau fuit toujours & disparaît soudain;
 De mes cris effrayans je remplis le rivage :
 Je ne me connois plus : dans l'excès de ma rage,
 Je déchire mon sein, j'arrache mes cheveux ;
 J'appelle enfin la mort : mais, repoussant mes

vœux,

Vingt fois au même instant la déesse barbare
 Ouvre & ferme à mes yeux les portes du Ténare.

Depuis ce triste jour, ce funeste moment,
 Que le temps à mon gré s'écoule lentement !
 Que sans toi ces beaux lieux ont pour moi peu de
 charmes !

Je ne me plais, hélas ! qu'à répandre des larmes.
 Sur les ailes des vents quand tout fuit avec toi,
 Quel plaisir, cher Phaon, peut être encor pour
 moi ?

Pour orner les présens que m'a fait la nature,
 Ma main n'emprunte plus l'éclat de la parure.
 Moi, me parer ! pour qui ? si tes feux sont éteints.
 Eh ! que m'importe à moi le reste des humains ?

Tandis qu'aux noirs chagrins ton amante est en
 proie,

Que tu dois essuyer les pleurs où je me noie,
 Phaon, tu vis content, & tu braves mes maux !
 Quel droit ai-je en effet de troubler ton repos ?
 Dois-tu, brûlant toujours pour une infortunée,
 A ses tristes destins voir ton ame enchaînée ?
 S'enflammer, se quitter, se tromper tour à tour,
 Ce n'est qu'un feu frivole applaudi par l'Amour ;

Les sermens ne sont plus qu'une fragile chaîne
 Qu'on forme sans plaisir, & qu'on brise sans peine.
 Quoi ! tu brûles pour moi , tu m'inspires ton feu,
 Tu me quittes.... je meurs.... & cela n'est qu'un
 jeu !

Ah ! Phaon , à ton cœur je rends plus de justice ;
 Ton amour pourroit-il n'être qu'un vain caprice ?
 Ne m'as-tu pas cent fois dit dans ces mêmes lieux
 Qu'un amant infidele étoit un monstre affreux ?

Du plus tendre des dieux mere plus tendre en-
 core ,
 Déesse des plaisirs , ô Vénus ! je t'imploré ;
 Toi qui , propice aux vœux d'un mortel (1) en-
 flammé ,
 Donnas un cœur sensible au marbre inanimé ,
 A mes cris pourrois-tu n'être pas favorable ?
 Il ne faut point toucher une ame inexorable :
 Je te demande , hélas ! qu'en ces lieux rappelé ,
 Phaon brûle des feux dont son cœur a brûlé.

Dès l'instant que pour toi je conçus cette flamme ,
 L'amour en traits de feu t'a gravé dans mon ame ,

(1) Pigmalion, fameux sculpteur de l'antiquité, en faveur duquel , selon la fable , Vénus anima une statue qu'il avoit faite , dont il étoit devenu amoureux. Tout le monde connoît les vers charmans de M. de Saint-Lambert sur ce sujet. Ce morceau passe parmi les connoisseurs pour une des meilleures pieces fugitives que nous ayions en notre langue.

Je ne vis que pour toi, je t'aime avec fureur,
 Et rien ne peut jamais t'arracher de mon cœur.
 Quand par l'éclat du jour la nuit est effacée,
 Ton image, Phaon, vit seule en ma pensée ;
 Et par le doux sommeil quand mes maux sont
 calmés,
 Un songe vient t'offrir à mes regards charmés ;
 Je te vois t'avancer à ma voix qui t'appelle ;
 Tu souris.... dans tes yeux le plaisir étincelle ;
 Je renais à l'instant ; tous mes sens sont émus ;
 Je vole t'embrasser.... & ne te trouve plus.
 Juste ciel ! quel réveil à mon repos funeste !
 Je n'ai plus mon amant.... & mon amour me
 reste.

O nuit, charmante nuit, favorable à l'amour,
 Nuit cent fois, à mon gré, plus belle que le jour !
 Par tes illusions reviens tromper mon ame ;
 Sans cesse montre-moi cet objet qui m'enflamme ;
 Et par le faux plaisir d'un mensonge charmant,
 Viens de la vérité m'épargner le tourment.

Est-il vrai, cher Phaon, que ta main infidelle
 Ait rompu pour jamais une chaîne aussi belle ?
 De quoi peux-tu te plaindre ? ai-je trahi ta foi ?
 Dans mon cœur un rival l'emporte-t-il sur toi ?
 Ai-je franchi des mers cet immense intervalle,
 Pour troubler ton repos, & braver ma rivale ?
 Tu ne te plains de rien, barbare, & tu me fuis !
 Tu me laisses en proie aux plus tristes ennuis !
 Non, cruel, ne crois pas que ma trop juste haine,

Sans cesse menaçante, & sans cesse incertaine,
En frivoles transports s'exhalera toujours ;
Que tu sois maître encor d'en arrêter le cours :
Des cœurs tels que le mien portent tout à l'extrême ;

Si j'aime avec fureur, je déteste de même ;
Je te suivrai par-tout ; par-tout mes foibles vers
Publîront mon amoar , ta fuite & mes revers :
On saura que Sapho , de son siecle admirée ,
Sapho , des plus grands rois vainement adorée ,
Parmi la foule obscure a daigné te choisir ;
Qu'elle fit de te voir son unique plaisir ;
Que, feignant de l'aimer, & la bravant sans cesse ,
Ingrat , tu connus peu le prix de sa tendresse ;
Qu'avec tranquillité préparant son malheur ,
Tu te plus à plonger un poignard dans son cœur...
Que dis-je ?... pense-tu qu'une amante se porte
De l'amour le plus tendre à l'horreur la plus forte ?
Hélas ! tu ne fais pas combien dans ce moment
Il en coûte à mon cœur d'offenser mon amant ;
Mon ame s'abandonne aux douleurs les plus vives ;
Mais si Phaon revient , si dans peu , sur ces rives ,
Sa bouche de mes maux daignoit me consoler ,
Oui , dans ses bras encor il me verroit voler.
Hé quoi ! de te revoir n'ai-je plus d'espérance ?
Sapho , plus que la mort , craint ton indifférence.
De tes retardemens mon cœur est alarmé .
Grand Dieu ! qu'il est affreux de cesser d'être aimé !
Le soleil qui me luit m'offre un jour que j'abhorre .
Puis-je, mon cher Phaon, te perdre & vivre encore ?
Tu me fuis.... Ah cruel ! que ne puis-je à mon tour

Étouffer dans mon cœur les flammes de l'amour?
 Mais ce feu dévorant qui brûle dans mes veines,
 Accru par mes plaisirs, croit encor par mes peines,
 Il est vrai, la nature, avare en ses bienfaits,
 Ne m'a point prodigué les plus brillans attraits;
 Cependant l'autre jour, rêvant sur ce rivage,
 Dans le miroir des eaux j'apperçus mon image:
 Si cette onde est fidelle & ne me trompe pas,
 On pourroit à Sapho trouver quelques appas;
 Et d'ailleurs ce talent qu'admiré en moi la Grèce,
 Qui me fait mettre au rang des nymphes du Per-
 messe,

Ce luth que je touchois pour toi si tendrement,
 Ne peut-il remplacer un fragile agrément?
 Va, crois-moi, la beauté dont ton orgueil se vante,
 Est semblable à la fleur, à la rose éclatante,
 Qui naît avec l'aurore, & meurt avec le jour.

Dans les premiers accès de ton naissant amour,
 Tu craignois que Sapho ne devint infidelle;
 Que mon cœur, disois-tu, te serve de modele!
 Hélas! puissions-nous être unis jusqu'au trépas!....
 Et maintenant tu fuis... Non, tu ne m'aimois pas;
 Ton hypocrite cœur ne fut jamais que feindre,
 Et ce cœur inconstant est las de se contraindre:
 Si par de vains transports tu flattrois mon tour-
 ment,

Je les dus au caprice, & non au sentiment.
 Mes yeux s'ouvrent enfin: brûlant pour d'autres
 charmes,
 Phaon glacé pour moi triomphe de mes larmes.

Quoi ! je saurois qu'une autre auroit pu t'enflammer,
 Et je vivrois encor , & vivrois pour t'aimer !
 Qui ! moi, t'aimer ? cruel ! moi, chérir un perfide,
 Qui brave ses sermens , que l'inconstance guide,
 Et qui , tout orgueilleux de ses fôibles attraits ,
 Sait inspirer des feux & n'en ressent jamais ?
 Va , ne te flatte pas que ta beauté funeste
 Nourrisse dans mon cœur des feux que je déteste ;
 Quand l'amour à mes pieds t'enchaînoit sous ma
 loi ,
 Phaon tendre & fidèle étoit un dieu pour moi :
 Mais Phaon inconstant , & sur tout inflexible ,
 A mes yeux indignés n'est plus qu'un monstre
 horrible ,
 Et vous , terribles dieux , implacables vengeurs ,
 Dieux justes , qui lisez dans l'abîme des cœurs ,
 Vous dont l'œil est ouvert sur toute la nature ,
 Vous saviez que Phaon étoit traître & parjure ,
 Et vous ne pouviez pas , propices à mes vœux ,
 Soulever contre lui les vents impétueux !
 Quoi ! ces mers , quoi ! ce ciel , si fameux par l'orage ,
 Ont , par un calme heureux , secondé son passage !
 Grands dieux ! pour qui la foudre est-elle dans vos
 mains ?

Favorisez-vous donc les crimes des humains ?
 Oui , cruel : je te livre à leur juste vengeance :
 Que ce terrible mont , témoin de ta naissance ,
 Barbare , soit aussi témoin de ton trépas !
 Que ses gouffres brûlans s'entr'ouvrent sous tes
 pas !

Ou

Ou que , du haut des airs , la foudre étincelante
Sur toi tombe en éclats , & venge ton amante !....
Mais , hélas ! où m'égare un vain emportement ?
Ma bouche te menace , & mon cœur la dément.
Dieux , ne m'exaucez point ; épargnez ce que
j'aime.

Ah ! frapper mon amant , c'est me frapper moi-même.

Et toi , mon cher Phaon , pardonne à mon courroux :

Peut-on sentir l'amour & n'être point jaloux ?
Viens , que je puise , au gré de ma brûlante flâme ,
Me livrer toute entière aux transports de mon
ame ,

Qu'oubliant l'univers , que sûre de ta foi ,
Je puise à jamais vivre & mourir avec toi.

Tu ne viens point.... mes maux ont-ils pour toi
des charmes ?

Et , sans être attendri , vois-tu couler mes larmes ?
Non , ton cœur n'est point fait pour tant de
cruauté ,

Sensible à mes douleurs , & d'amour transporté ,
Tu reviens... Dieu des vents , enchaîne les orages .
Défends aux Aquilons de troubler ces rivages ;
Vous , zéphirs , déployez vos ailes dans les airs ,
Soufflez seuls en ces lieux , & regnez sur les mers ;
O toi , qui fus propice à la fuite coupable ,
Neptune , à son retour sois aussi favorable ;
Et toi , fils de Vénus , tendre dieu des amours ,
conduis Phaon au port , & veille sur ses jours .

F

Tu reviens, cher amant, ô ciel ! est-il possible ?
Quoi ! je vais te revoir, & te revoir sensible...

Mais pourquoi m'abuser par une vaine erreur ?
Phaon, n'en doutons plus, est ingrat & trompeur.
Eh bien, tremble, cruel, & frémis de ma rage !
Je vole dans ces lieux où ta froideur m'outrage ;
Oui, barbare, je vais m'assurer de tes feux,
Te voir, t'aimer, te plaire, ou mourir à tes yeux.

H Y M N E

A VÉNUS.

TRADUCTION LIBRE DE SAPHO.

O TOI, fille de l'onde, aimable enchanteresse,
Qui m'inspiras les plus beaux airs,
Toi qui pour temple as l'univers,
Charmante & trompeuse déesse,
O Vénus ! si jamais du sein des immortels,
Sensible aux sons d'un luth harmonieux & tendre,
Tu fouris à mes chants, & te plus à m'entendre ;
Si l'encens que ma main brûla sur tes autels
T'a du trône des airs fait quelquefois descendre ;

Ne sois pas inflexible à mes tristes accens :
Aujourd'hui j'ai besoin de toute ta puissance ;
Reviens, belle Vénus ; sans toi, sans ta présence,
Je ne puis résister aux maux que je ressens.
Viens telle qu'autrefois deux jeunes tourterelles
T'ont dans un char brillant conduite près de moi ;
Tu commandas à ces oiseaux fidèles,
De me laisser seule avec toi ;
Alors avec un doux sourire :
« Sapho, que me veux-tu ? parle, & dans ce mo-
ment
» Je te vais accorder ce que ton cœur desire.
» Faut-il récompenser l'heureux & tendre amant
» Que tu chéris, & qui pour toi soupire ?
» Faut-il punir un inconstant ?
» Ou bien faut-il à ton empire
» Soumettre un cœur indifférent ?
» Si quelque ingrat méprise ta tendresse,
» Il va brûler pour toi du plus funeste amour ;
» Et s'il te fuit, tu le verras sans cesse
» Avec ardeur te poursuivre à son tour.
» Si ton volage amant, épris pour d'autres char-
» mes,
» A rompu ces liens qui faisoient ton bonheur,
» Bientôt touché de tes alarmes,
» Il viendra plus soumis te rapporter ton cœur :
» Mais si, toujours tendre & fidèle,
» Ce mortel te rend seule heureuse sous sa loi,
» Alors d'une chaîne éternelle
» Je vais, Sapho, l'unir à toi. »

68 POÉSIES DE SAPHO.

Belle Vénus, reviens encore ;
Accomplis ta promesse, & fais que dès ce jour
Le perfide amant que j'adore,
Aussi tendre que moi, revienne en ce séjour
Calmer l'ennui qui me dévore,
Et me jurer un éternel amour.

Fin des Poésies de Sapho.

LES
TOURTERELLES
DE
ZELMIS.
POËME.

CHANT PREMIER.

L'HIVER cessoit d'attrister la nature.
L'oiseau déjà chantoit sous la verdure,
Et méditoit de nouvelles amours.
Les doux parfums annonçoient les beaux jours.
Du haut des airs, l'amour battant des ailes,
De son flambeau semoit les étincelles ;
Arrondissoit la voute des bosquets,
Pour les amans elevoit mille dais ;
Riot de voir la rèveuse Égérie,
En soupirant errer dans la prairie,
Cueillir des fleurs, & le sein agité,
Sans le savoir, chercher la volupté.

Dans ces instans que faire dans les villes ?
J'abandonnai leurs fastueux asyles,
Et m'envolai vers ces simples réduits,

70 LES TOURTERELLES

Voisins des lieux habités par Zelmis.
O nom sacré que je redis sans cesse !
O nom si beau de ma belle maîtresse !
Toi qui me peins des souvenirs si chers,
A tout moment, reviens orner mes vers.

Je n'allois point porter dans ma retraite
D'un cœur usé la froidure inquiète ;
Ces longs dégoûts qu'avec les repentirs
On moissonna dans le champ des plaisirs ;
Des sens perdus, une esprit sans souplesse,
Un foible corps, vieilli par la mollesse.
J'avois souffrait à l'haleine des vents,
Tout ce qu'il faut pour jouir au printemps.
L'œil enflammé, l'âme encor neuve & pure,
J'allois chercher Zelmis & la nature,
Dans la saison où, sortant du tombeau,
Elle sourit aux fleurs de son berceau,
A ces palais d'un verdo�ant feuillage,
A ce ciel pur dont Zelmis est l'image.

Libre de crainte, exempt d'ambition,
Ivre d'amour, amant de la raison,
Je m'occupois de ces simples ouvrages,
Paisibles soins, premiers travaux des sages.
Le bras armé de flexibles ciseaux,
Je dirigeois mes jeunes arbrisseaux.
Je ramenois les branches égarées,
Calmois la soif des plantes altérées :
Ma main toujours, du matin jusqu'au soir,
Tenoit la serpe où penchoit l'arofoir.

Là, j'oubliais tout ce peuple frivole,
Peuple d'enfans courbé devant l'idole :
Il faut un monde aux vœux d'un conquérant ;
Mais un jardin remplit ceux d'un amant.
Que lui faut-il ? des Heurs, un bosquet sombre,
Asyle frais, où soient cachés dans l'ombre
Ces doux larcins que profane le jour,
Ces doux larcins consentis par l'amour.
Je trouvois tout dans mon rustique empire :
Zelmis souvent l'ornoit de son sourire :
Lorsque Zelmis y venoit respirer,
Pour quelques jours l'air sembloit s'épurer :
Elle y laissoit l'empreinte de ses graces,
Je me plaisois à marcher sur ses traces,
Et parcourant mes berceaux rafraîchis,
J'y distinguois tous les pas de Zelmis.

Sous des tilleuls dont le sombre feuillage
S'entrelaçant formoit un doux ombrage,
Une voliere, en ces réduits charmans,
Emprisonnoit mille oiseaux différens.
Des fils dorés entouroient cette enceinte,
Où l'on chantoit, où l'on aimoit sans crainte.
De toutes parts mille arbustes semés
En couronoient les lambris parfumés.
Du sein des fleurs une eau riante & pure,
En jets brillans atteignoit la verdure.
Pour les élus, dans ce lieu réunis,
L'amour par-tout avoit posé des nids.
On y voyoit la linotte étourdie,
Allant, venant, toujours vive & hardie,
Et la premiere à saluer le jour,

Rendre gaîment son hommage à l'amour ;
 À ses côtés, le serein plus tranquille ,
 Amant plus tendre & chantre plus habile ,
 Qui se taisoit , pour écouter la voix ,
 Les sons plaintifs de l'Amphion des bois.
 Fuyant la foule & les plaisirs vulgaires ,
 Des tourtereaux , amans plus solitaires ,
 Bornés au soin d'être toujours heureux ,
 Chantant moins bien, ne s'en aimoient que mieux .
 J'en reçus deux , puis-je compter leurs charmes ?
 Puis-je en parler , sans répandre des larmes ?
 J'en reçus deux , de la main de Zelmis ,
 Qui dès long-temps m'avoient été promis .
 Tendre Nitor , ô Blandule plus tendre ,
 Oiseaux plus chers que tous ceux de Méandre
 Leur cou d'albâtre en blancheur surpassa
 Le Cigne heureux qui séduisit Léda .
 Peindrois-je bien leurs graces immortelles ?
 Leurs pieds de rose & l'argent de leurs aîles ?
 Leurs doux soupirs , leur amoureuse ardeur ?
 Leur beau plumage aussi pur que leur cœur ?

Zelmis voulut , ô souvenir que j'aime !
 Dans leur prison les conduire elle-même ;
 Et de sa main , à mes yeux les plaçant ,
 Multiplier & parer son présent .
 Lorsque Zelmis entr'ouvrit le treillage ,
 Que vis-je ? ô dieux ! qu'elle riante image !
 Tous les oiseaux , qu'elle enchantâ soudain ,
 L'environnoient de leur folâtre effaim .
 À son aspect , aucun n'étoit farouche :

Leurs

Leurs becs ardens s'humectoient sur sa bouche.
 L'un voltigeoit autour de ses cheveux :
 De ses rubans l'autre agitoit les nœuds :
 L'autre fuyant la main qui le rejette,
 Dans ses habits cherchoit une retraite :
 Ils la prenoient pour l'arbuste embaumé
 Où naît la fleur dont il est parfumé :
 Mais ceux, hélas ! qui l'aimoient dès l'enfance,
 Et qu'elle alloit priver de sa présence,
 Ceux-là sur-tout ne peuvent la quitter :
 A les reprendre ils semblent l'inviter ;
 Semblent lui dire, implorant sa tendresse :
 Qu'avons-nous fait, ô charmante maîtresse ?
 Ils se sauyoient, se cachoient dans son sein,
 Ils connoissoient un aussi doux chemin.
 En vain chassés par une main si belle,
 Toujours, toujours ils revoloint près d'elle,
 Et redoublant leurs accens douloureux,
 Lui roucouloient les plus tendres adieux.
 Infortunés, je conçois vos alarmes !
 Il est affreux de quitter tant de charmes :
 Sans doute alors vous sentiez vos malheurs.
 Zelmis s'échappe, & va cacher ses pleurs :
 Moi, je la suis. En vain elle m'évite.
 A ses genoux l'amour me précipite ;
 Et je lui dis : « Quoi ! vous pleurez ! Ah ! dieux !
 » Quoi ! Zelmis pleure, en me rendant heureux ! »
 Elle a pitié du transport qui m'inspire,
 Et dans ses pleurs entremêle un sourire.
 Ainsi le Dieu, qui préside aux moissons,
 Sur le nuage imprime ses rayons.

74 LES TOURTERELLES

Nos deux captifs livrés à leur tristesse,
En longs regrets consumoient leur tendresse ;
Incessamment leurs soupirs réunis
Se confondoient pour rappeler Zelmis.
Ils ne pouvoient oublier son image,
Et ses accens mêlés à leur ramage ,
Le tact léger de ses doigts délicats ,
Et le bonheur qu'ils goûtoient dans ses bras.

Enfin l'amour vint suspendre leurs peines :
Par l'infortune il resserra leurs chaînes :
L'amour ordonne ; ils vont être soumis :
Lui seul pouvoit consoler de Zelmis.
Jeune Blandule , il est temps d'être mère ;
Et que Nitor sente l'orgueil d'un père ,
Je vois déjà ton plumage argenté ,
Auprès de lui frémir de volupté :
Pour l'attirer , tu le fuis avec grace ;
Son bec déjà dans le tien s'entrelace :
En lui cédant , tu caches tes désirs ,
Et ta pudeur a doublé ses plaisirs.

Ce couple ainsi rappelant son courage ,
Se renfermoit dans les soins du ménage ,
S'entre-baisoit , réchauffoit tour-à-tour ,
Ses tendres œufs , doux fruit de son amour ,
De la volière il étoit le modèle.
On leur laissoit la branche la plus belle :
Par les attraits & sur-tout par les mœurs ,
De jour en jour ils conquéroient des cœurs ;
On les citoit ; & leur constance extrême
En imposoit au moineau franc lui-même.

Ah ! laissons-les paisiblement jouir
De ce bonheur , qui va s'évanouir.
Tout ici-bas est mêlé d'amertume :
La rose naît ; le soleil la consume :
Et les humains , comme les tourtereaux ,
Dans les plaisirs ont le germe des maux.

C H A N T I I.

QUELS doux parfums ! & que l'air est tranquille !
Des arbrisseaux la tige est immobile ;
Le ciel est pur : dois-je en être surpris ?
C'est aujourd'hui la fête de Zelmis.
Humbles gazons , vous servirez de trônes ;
Flore , Zéphir , préparons des couronnes ;
Que ces bosquets soient peints de vos couleurs ;
Que ces rameaux soient des branches de fleurs ,
Que l'art ici , l'art par qui tout s'altere ,
Ne mêle point sa parure étrangere .
Qu'ai-je besoin de ces dais fastueux
Où l'or semé vient fatiguer mes yeux ?
De ces tapis où l'adroite imposture
Péniblement contrefait la nature ?
Seule elle doit embellir ce séjour ,
Et former seule un temple pour l'amour .
Toi qu'elle anime , & que son souffle éveille ,
Dieu du printemps , prête-lui ta corbeille ;

76 LES TOURTERELLES

Sous ces berceaux par vous-même arrondis,
Unissez-vous pour recevoir Zelmis.

Elle va donc, sous ce naissant ombrage,
Se reposer, sourire à mon ouvrage !
L'air, le même air qu'ici j'ai respiré,
Pénétrera dans son sein épuré !
L'arbre odorant que j'ai planté pour elle,
Sera touché par la main la plus belle !
Elle va donc, sur ce riant séjour,
Lever ses yeux, pour me faire un beau jour !
Plaisir sacré que le ciel nous dispense,
O sentiment, charme de l'existence,
Toi, par qui seul j'ai goûté le bonheur,
Et ne crains plus de rentrer dans mon cœur,
Toi, dont l'heureuse & touchante magie
Change en instant le siècle de la vie,
O tact brûlant, dans l'âme renfermé,
Toujours actif & jamais consumé,
Qui doubles tout, nous fais chérir nos chaînes,
Et nous appris la volupté des peines,
Combien, hélas ! me semble infortuné,
Et qui t'ignore, & qui t'a profané !....

Qu'ai-je entendu ? C'est Zelmis !.... oui c'est
elle

Elle paroît, & tout se renouvelle.
Roses & lis prêts à s'épanouir,
Tout dans ces lieux l'attendoit pour fleurir,
Ses longs cheveux flottent à l'aventure ;
Elle est parée, & n'a point de parure.

Sa robe vole en replis ondoyans;
 Son sein se cache à l'ombre des rubans :
 Elle intéresse , elle amuse , elle enchanter :
 Toujours folâtre , elle est toujours décente :
 Elle connoît ce rire précieux
 Qui part du cœur , quand le cœur est heureux.
 Jamais Zelmis ne court après les graces :
 Fait-elle un pas ? elles sont sur ses traces.
 Zelmis , sans soins & sans rivalité ,
 Sait être belle avec sérénité.
 Tous les attraits composent sa ceinture ,
 Tous les attraits que l'innocence épure :
 C'est une fleur qui s'ouvre à peine au jour ;
 Et Zelmis tremble en soupçonnant l'amour.

Phébus déjà , du plus haut de son trône ,
 Lance les feux qui forment sa couronne.
 Dans un fallon de guirlandes orné ,
 Où le zéphir semble être emprisonné ,
 Zelmis s'envole avec sa cour fidelle ,
 Corinne , Eglé , qu'elle entraîne après elle.
 Des amis vrais partagent mon bonheur :
 Tous les plaisirs sont entrés dans mon cœur ,
 Tous ces plaisirs qu'un monde vain soupçonne ,
 Qu'amour promet , & que l'amitié donne.
 On se rassemble , on s'est déjà placé
 Près de l'autel que Comus a dressé.
 Zelmis s'affied : un pavillon de roses
 Jeunes comme elle , avec l'aurore écloses ,
 Parfume l'air , & tient lieu de lambris :
 L'Amour y plane ; il sourit à Zelmis ,

78 LES TOURTERELLES

Et sur son front balance un diadème,
De myrtes frais qu'il a cueillis lui-même.
Des instrumens les accords les plus doux
Par intervalle arrivent jusqu'à nous.
L'œil de Zelmis & s'anime & s'enflamme ;
Tout son esprit est puisé dans son ame.
Sa belle main verse dans les cristaux
Ce jus ambré mûri sur les côteaux.
De sa vapeur l'éclair de la saillie
Naît sans effort, brille & se multiplie :
Chaque convive, en ces momens heureux,
Boit le plaisir dans la coupe des dieux.

L'air est plus frais ; le folâtre zéphire,
Sous la verdure exerçant son empire,
Disperse au loin les plus douces odeurs,
Qu'il vient d'extraire en caressant les fleurs.
Zelmis s'échappe, & court à la voliere,
Que son présent doit lui rendre plus chere.
Elle y revoit ses jeunes tourtereaux,
Bien moins heureux, mais toujours aussi beaux.
A peine ils ont apperçu leur maîtresse,
Dieux ! qui peindroit leurs transports ; leur ivresse ?
En cris de joie ils changent leurs soupirs ;
Ils quittent tout, leurs nids & leurs plaisirs.
Il faut les voir lui porter leur hommage,
Passer leurs becs à travers le treillage,
Battre de l'aile, & tous deux s'élancer
Vers cette main qui vient les caresser.
Ingrats humains, suivez de tels modeles :
Toujours heureux, & jamais infideles,

Ils sont bien plus, on ne les voit jamais
 Ainsi que vous oublier les bienfaits.
 A ces amans un fils venoit d'éclore,
 Gage cheri qui les unit encore :
 Vers son berceau rappellés par ses cris,
 Ils semblent fiers de l'offrir à Zelmis.
 Veillez sur eux ; gardez bien, me dit-elle,
 Un si beau couple, un couple si fidèle.
 Pendant ce temps, tous les autres oiseaux,
 Par mille jeux font plier les rameaux.
 Tout s'attendrit, tout brûle en ces asyles :
 On n'y voit point de cœurs froids & tranquilles ;
 La jouissance est un nouvel attrait ;
 L'amour renaît de l'amour satisfait.
 L'affreux dégoût, enfant de la foiblesse,
 N'y corrompt point cette immortelle ivresse.
 Ce ne sont point de passagers désirs ;
 C'est le bonheur fixé par les plaisirs.
 Que de soupirs ! que d'ardens sacrifices !
 Que de baisers, de feux & de délices !
 Chaque panier, dans ce séjour charmant,
 Renferme un pere, ou renferme un amant.

Tristes mortels, cœurs glacés & paisibles,
 Ah ! malheureux, qui n'êtes point sensibles ;
 Vous, sages vains, qui, raisonnant toujours,
 Effarouchez l'enfance des amours ;
 Et vous sur-tout, innombrables coquettes,
 Qui de nos feux égarez vos toilettes,
 Dont le sourire annonce nos tourmens,
 Qui par orgueil commandez à vos sens,

80 LES TOURTERELLES.

Accourez tous autour de ma voliere :
Que ce tableau vous frappe & vous éclaire.
Venez y voir l'image du bonheur ,
L'amour sans voile & sans masque trompeur ;
Les desirs vrais & la volupté pure
Qu'à chaque instant reproduit la nature ;
D'un peuple ailé ce délire éternel ,
Ces œufs cachés sous le sein maternel ,
Les doux refus de l'amante embellie ,
L'art innocent de la coquetterie :
Venez apprendre avec mes tourtereaux
Tout ce qui seul pourroit charmer vos maux ;
Apprenez d'eux le prix de la constance ,
Et des baisers la profonde science ,
Tous les secrets des transports amoureux ,
L'art de jouir , & celui d'être heureux.

Sur ces objets , renouvellés sans cesse ,
L'œil de Zelmis se fixe avec tendresse.
Son front se voile ; une douce langueur
Vient s'y répandre , & parler à mon cœur.
Sa main sur moi tombe avec négligence :
Zelmis se tait ; voluptueux silence !
Bien plus ému , son sein dans ce moment ,
Ressemble au lis agité par le vent.
Près de ces lieux , par l'instinct enchaînée ,
De son désordre elle semble étonnée ,
Pour le cacher accroît son embarras ,
Veut fuir , revient , & tombe entre mes bras...
Pardonne , amour ; amour , qu'elle étoit belle !
Tu m'enivrois : j'étois seul avec elle.

Son voile errant avoit quitté son sein :
 Son cœur battoit sous ma tremblante main.
 J'osai , grands dieux ! pouvois-je m'en défendre ?
 J'osai cueillir le baiser le plus tendre :
 Oui , sur sa bouche , où respirent les fleurs ,
 J'osai cueillir les premières faveurs :
 Premier baiser , que vous avez de charmes !
 Mais quelquefois , vous coûtez bien des larmes :
 Vous arracher , c'est vouloir vous ternir :
 Pour vous goûter , il faut vous obtenir.

Zelmis renait : Ciel ! quel courroux l'anime !
 Un seul regard m'avertit de mon crime !
 Mon trouble encore augmente par le sien ;
 Elle me fuit , sans me reprocher rien ;
 Mais elle fuit ! ô tourment effroyable !
 Est-on heureux , alors qu'on est coupable ?
 Combien l'amour doit voiler ses désirs !
 En les hâtant , il détruit ses plaisirs.
 A mon aspect , Zelmis est interdite :
 Je fuis ses yeux , & son regard m'évite.
 Ah ! malheureux , peut-être sans retour ,
 J'ai troublé seul le soir d'un si beau jour.

Déjà Zelmis a quitté ma retraite ,
 Dans quels ennuis son absence me jette !
 Fatal baiser !.... baiser plein de douceur ,
 Tu me poursuis , & peses sur mon cœur.
 Qu'ai-je entendu ? Précurseur de l'orage ,
 Un vent affreux fait gémir le feuillage.
 L'astre des nuits , dans son cours emporté ,

82 LES TOURTERELLES

Ne verse plus qu'une pâle clarté.
La foudre gronde, & déchirant la nue,
Me laisse voir un sphère inconnue;
Et dans les cieux ouverts & refermés,
L'éclair s'échappe en sillons enflammés.
Dieux ! voulez-vous, dans cette nuit obscure,
Pour un baiser, consterner la nature ?
Pourquoi le ciel donne-t il des désirs,
Si par la foudre il punit les plaisirs ?

Le vent redouble, & pour dernier ravage,
De la volière il brise le treillage.
Un épervier, ô désastre ! ô douleur !
D'un vol bruyant y tombe avec fureur.
Figurez-vous l'alarme universelle
J'entends gémir sous la serre cruelle,
Ce peuple doux, paisible & désarmé,
Fait pour aimer, & fait pour être aimé.
Le ravisseur ensanglante l'asyle
De l'innocence & du sommeil tranquille.
De toutes parts les nids sont renversés :
Les tendres œufs, amour, sont fracassés.
Blandule, hélas ! mère trop malheureuse,
Couvroit son fils de son aile amoureuse :
Et résolue à lui servir d'appui,
En s'oubliant, ne trembloit que pour lui.
Le monstre approche, à ses yeux le dévore ;
Teint de son sang, il la poursuit encore.
Nitor en vain déploie en son courroux,
L'âme d'un père & le cœur d'un époux :
Nitor blessé ne fauroit la défendre.

On la ravit à l'époux le plus tendre ;
Et l'épervier , s'élevant dans les airs ,
Porte sa proie au fond de ses déserts.

Désastre affreux ! ô nuit épouvantable !
Oui ; telle fut cette nuit lamentable
Qui précéda les horribles destins ,
Et le trépas du plus grand des Romains.

CHANT III.

SUR les rameaux , abatus par l'orage ,
Au frais matin l'oiseau vient rendre hommage .
Déjà l'aurore , au front pur & riant ,
De son écharpe embrasse l'Orient ;
De son éclat déjà le ciel se dore ;
Et par degrés l'Univers se colore :
Elle s'étonne & cherche en vain des fleurs ,
Pour y verser le trésor de ses pleurs .
Roses & lys , sont tombés de leurs trônes ;
Flore gémit de se voir sans couronne ;
Vertumne , en vain rappelant les zéphyrs ,
N'étaie plus sa robe de saphyrs :
Et le soleil , perçant la nue obscure ,
Pourra lui seul réchauffer la nature .

Plein de Zelmis , occupé de mes feux ,
Je favourois mes ennuis amoureux :
Et ce baiser qui l'avoit offensée ,

84 LES TOURTERELLES

Vnoit toujours s'offrir à ma pensée ;
Douces langueurs , aimable souvenir ,
Où se confond la peine & le plaisir !
Je quitte enfin la retraite obscurcie ,
Où l'homme meurt la moitié de sa vie ,
Asyle sombre , & qui fert , tour à tour ,
D'autre aux soucis , & de dais à l'amour.

Sous ces berceaux quelle horreur répandue !
Dieux ! quels objets présentés à ma vue !
À chaque pas , tout mon cœur est troublé :
Je vois un père , un époux désolé ,
Blandule , hélas ! Blandule m'est ravie !....
Dieux inhumains , prenez encor ma vie .
Que vais-je faire ? & que dira Zelmis ?
Ah ! son aspect ne m'est donc plus permis !...
Il faut la fuir , il faut mourir loin d'elle....
Je vais , je cours , j'examine , j'appelle .
Que je te plains , époux abandonné ,
Des tourtereaux le plus infortuné !
De ses ennuis rien ne peut le distraire ;
Rien n'interrompt sa douleur solitaire :
Il redemande aux échos attendris
Sa jeune amante , & son unique fils .
Tel , autrefois , le chantre de la Thrace
Aux antres sourds apprenoit sa disgrâce ;
La redisoit de réduit en réduit ,
A la nuit sombre , à l'astre qui la suit ;
D'un ciel barbare accusoit l'injustice ;
Et répêtoit le beau nom d'Euridice .
Amour , amour , si mon cœur t'est soumis ,

Rends-moi l'oiseau que m'a donné Zelmis.
Tu fais, amour, combien Zelmis est belle,
Tu la formas ; tu dois agir pour elle.

L'amour alors arrêté dans Paris,
Cachoit les pleurs, sous le voile des ris,
De nos Laïs dirigeoit les caprices,
Formoit leur cœur, fertile en artifices :
Sur leurs habits & sur leurs chars brillans
Répandoit l'or de nos fots opulens ;
De cent milords réglant les destinées,
Dans nos boudoirs il femoit leurs guinées,
D'un sein fané relevoit les débris,
Réerépisoit de vieux attraits flétris,
Et triomphoit de voir l'adroite Hortense
Plaire à trente ans, par un air d'innocence.
Enfin ce Dieu de ruses excédé,
L'aile traînante & le carquois vuidé,
Las & content, s'en alloit à Cythere
Se reposer sur le sein de sa mère.
Sous mes tilleuls il s'arrête un moment ;
Sous ces tilleuls, où Nitor gémissant
Faisoit entendre une voix si touchante,
Et rappelloit sa malheureuse amante.
L'amour, avant de retourner aux cieux,
Veut s'égayer par quelques nouveaux jeux.
Toujours léger, dangereux & frivole,
Il est cruel, même alors qu'il s'envole ;
Et, lorsqu'à nuire il vient de s'occuper,
Le Dieu malin se délassé à tromper.

Point de repos, signalons ma puissance,

86 LES TOURTERELLES.

Et de Nitor éprouvons la constance,
Dit-il : voyons s'il mérite le prix
Que je lui garde , & les soins de Zelmis.
Lorsque tout vole à des ardeurs nouvelles,
Les tourtereaux sont-ils les seuls fidèles ?
Puis-je le croire ? il dit ; & de sa main ,
Dans la voliere il introduit soudain
Un autre oiseau , l'image de Blandule :
C'est elle-même , ou du moins son émule ,
Elle a , comme elle , une rare beauté ,
Des pieds de rose , un plumage argenté ,
Un cou nué , des yeux pleins de tendresse ,
Et cette voix dont le charme intéressé .
A cet aspect Nitor est enchanté :
Déjà près d'elle il s'est précipité :
Ivre de joie , heureux par l'imposture ,
L'amant charmé ne sent plus sa blessure ,
Mais , s'élançant vers l'ombre du bonheur ,
Il est bientôt averti par son cœur .
Tous les oiseaux autour d'elle s'empressent ;
Leurs becs unis à l'envi la caressent ;
C'est leur Blandule échappée au trépas ,
Tous sont trompés ; Nitor seul ne l'est pas .
Le même instant voit éteindre sa flâme ;
L'erreur des yeux ne va pas jusqu'à l'âme .
Il est , il est d'invisibles attrait ,
Dont le cœur seul a connu les secrets .
Tendre Blandule , oui , c'est ta ressemblance ,
C'est ta beauté , mais non ton innocence .

Sous ces bosquets où la belle Cypris

Soutit aux jeux de ses oiseaux chéris,
Son fils lui-même éleva cette Hélene,
Au milieu d'eux, prenant des airs de reine.
Elle attiroit cent jeunes tourtereaux,
Et leur donnoit cent pigeons pour rivaux.
Combien, hélas ! furent quittés par elle !
Toujours charmante, & toujours infidelle,
Elle amusoit les loisirs de l'amour,
Qui la forma pour briller à sa cour.
Comme son maître, elle est légère & vive,
Toujours enchaîné & n'est jamais captive.
Ce Dieu souvent la posoit sur son sein,
Lui sourioit, caressoit de sa main
Les lis mouvans de son aile badine,
Mouilloit son bec sur sa levre enfantine,
Et lui souffloit les folâtres desirs,
Et l'inconstance & le goût des plaisirs.

Ton ennemie est déjà sous les armes :
Nitor, Nitor, vaincras-tu tant de charmes ?
Lorsqu'à ses yeux le plaisir a brillé,
L'amour séduit est bientôt consolé.
Près de Nitor, déjà l'enchanteresse,
Pour mieux lui plaire, imite sa tristesse.
Il faut la voir avec empressement
Suivre les pas de son nouvel amant,
Le prévenir par mille soins perfides,
Risquer souvent des caresses timides,
Ne point quitter le rameau qu'il choisit,
Renouveler le duvet de son lit,
Et sous les soins de l'amante inquiète

Cacher la fraude & l'art de la coquette,
 Nitor résiste : on s'arme de courroux ;
 On veut le vaincre en le rendant jaloux.
A cent oiseaux elle affecte de plaire ;
 Corrompt, hélas ! les moeurs de la volière ;
 Aux tourtereaux si constans, si vantés,
 Elle apprend l'art des infidélités,
L'art de trahir ! elle entraîne, elle amuse :
 Des cœurs gâtés le plaisir est l'excuse.
A peine éclos, l'œuf périt sans chaleur :
L'épouse en vain fait parler sa douleur,
 L'épouse ennuie, & n'est point écoutée ;
La courtisane est seule respectée,
 Divise tout, brise les plus saints noeuds,
 Et s'embellit en faisant des heureux.
 Telle autrefois on vit la jeune Armide,
 Cachant ses vœux sous un maintient perfide,
 De notre foi séduire les soutiens,
 Et diviser tout le camp des chrétiens.

Parmi ces feux, ce trouble, cette ivresse,
 Nitor commence à craindre sa foiblesse :
 Il interrompt ses lugubres accens,
 Et le désir vient effleurer ses sens.
 Plus sage alors, l'Armide tourterelle,
 Prend un maintien, & lui paroît plus belle,
 Vole avec lui de rameaux en rameaux,
 Avec dédain éconduit ses rivaux ;
 Et sous l'abri d'un tranquille feuillage,
 Va pour lui seul, déployer son plumage.
La voyez-vous suivre le beau Nitor,

Le bêqueter , le bêqueter encor ,
 Développer mille graces nouvelles ,
 Éparpiller l'albâtre de ses aîles ,
 Et s'agiter & peindre le desir ,
 Et roucouler le signal du plaisir ?
 Nitor soupire , il combat , il balance :
 Quel doux chemin nous mene à l'inconstance ?
 Déja leurs becs viennent se caresser ;
 Leurs cous déjà sont prêts à s'enlacer :
 Voici l'instant.... ô courage ! ô prodige !
 Nitor soudain reconnoît le prestige !
 Nitor s'envole , il fuit , il est vainqueur ,
 Blandule encor va régner sur son cœur.
 Triomphe enfin ; ta Blandule est sauvée.
 Zelmis l'aimoit ; l'amour l'a conservée.

Dans ces momens sur un rameau-voisin ,
 Elle attendoit quel seroit son destin.
 Son cœur flottant , lorsque Nitor balance ,
 S'ouvre à la crainte & s'ouvre à l'espérance :
 Elle retient ses tendres mouvemens ,
 Et ses soupirs & ses roucoulemens :
 Voyant , hélas ! sa rivale si belle ,
 Elle a tremblé d'aimer un infidele.

Mais sûre enfin des feux de son époux ,
 Elle se livre aux transports les plus doux ,
 Se précipite , & d'une aîle légere ,
 Passé , repasse autour de la voliere ,
 Nitor la voit ; ce n'est plus une erreur ;
 Il croit ses yeux ; il en croit plus son cœur ,

Dans ses regards que d'amour se déploie !
 Il meurt, renaît, & se pâme de joie.
 Que de baisers ; en dépit des barreaux,
 Donnés, reçus par ces tendres oiseaux !
 Grilles, tombez, tombez, triste barrière :
 Leurs becs passoient à travers la volière :
 Pour contenter un aussi chaste feu,
 Leurs becs passoient, hélas ! c'étoit bien peu.

Zelmis paroît, par moi-même conduite.
 Dieux, quel tableau ! comme son cœur palpite !
 Des pleurs de joie échappent de nos yeux.
 Nous les voyons, quels objets pour tous deux !
 S'entre-baïser, se parler, se répondre,
 Par mille jeux chercher à se confondre.
 Déjà Blandule a volé sur nos pas,
 Nous reconnoît, & tombe entre nos bras.
 Combien Zelmis la flatte & la caresse !
 Combien Nitor lui prouve sa tendresse !
 Tous deux enfin, par l'amour réunis,
 Vont être heureux sur le sein de Zelmis.
 Dans leur réduit la paix est revenue :
 La corruptrice est déjà disparue :
 Et dans ce jour, à jamais fortuné,
 Jusqu'au baiser tout me fut pardonné.

P O È S I E S

ÉROTIQUES (1).

A ÉLÉONORE.

À IMER à treize ans, dites-vous,
C'est trop tôt : eh ! qu'importe l'âge ?
Avez-vous besoin d'être sage
Pour goûter le plaisir des fous ?
Ne prenez pas pour une affaire
Ce qui n'est qu'un amusement ;
Lorsque vient la saison de plaire,
Le cœur n'est pas long-temps enfant.

Au bord d'une onde fugitive,
Reine des buissons d'alentour ;
Une rose à demi-captive
S'ouvroit aux rayons d'un beau jour.
Egaré par un goût volage,
Dans ces lieux passe le zéphir,
Il l'apperçoit, & du plaisir
Lui propose l'apprentissage ;

(1.) Les Poésies qui terminent ce volume sont de M. Parny. On en a fait l'éloge qu'elles méritoient. Nous croyons que nos lecteurs les verront ici avec plaisir.

Mais en vain : font air ingénus
Ne touche point la fleur cruelle.
De grace , laissez-moi , dit-elle ;
A peine vous ai-je entrevu.
Je ne fais encor que de naître :
Revenez ce soir , & peut-être
Serez-vous un peu mieux reçu.
Zéphir s'envole à tire-d'ailes ,
Et va se consoler ailleurs ;
Ailleurs , car il en est des fleurs
A peu près comme de nos belles.
Tandis qu'il fuit , s'élève un vent
Un peu plus fort que d'ordinaire ,
Qui de la rose , en se jouant ,
Détache une feuille légere ;
La feuille tonibe , & du courant
Elle suit la pente rapide ;
Une autre feuille en fait autant ,
Puis trois , puis quatre ; en un moment ,
L'effort de l'aquilon perfide
Eut moissonné tous ces appas
Faits pour des dieux plus délicats ,
Si la rose eût été plus fine.
Le zéphir revint , mais hélas !
Il ne restoit plus que l'épine.

LE LENDEMAIN.

TU l'as connu, ma chere Éléonore,
Ce doux plaisir, ce péché si charmant
Que tu craignois, même en le désirant ;
En le goûtant, tu le craignois encore.
Eh bien, dis-moi ; qu'a-t-il donc d'effrayant ?
Que laisse-t-il après lui dans ton ame ?
Un léger trouble, un tendre souvenir,
L'étonnement de sa nouvelle flamme,
Un doux regret, & sur-tout un désir.
Déjà la rose au lis de ton visage
Mêle ses brillantes couleurs ;
Dans tes beaux yeux, à la pudeur sauvage
Succèdent les molles langueurs,
Qui de nos plaisirs enchanteurs
Sont à la fois la suite & le présage.
Déjà ton sein doucement agité,
Avec moins de timidité,
Pousse cette gaze légere
Qu'arrangea la main d'une mere,
Et que la main du tendre amour
Moins discrete & plus familiere
Saura déranger à son tour.
Une agréable rêverie
Remplace enfin cet enjouement,
Cette piquante étourderie,
Qui désespérant ton amant ;

Et ton ame plus attendrie
 S'abandonne nonchalamment
 Au délicieux sentiment
 D'une douce mélancolie.
 Ah ! laissons nos tristes censeurs
 Traiter de crime abominable
 Ce contrepoids de nos douleurs ,
 Ce plaisir pur , dont un Dieu favorable
 Mit le germe dans tous les cœurs.
 Ne crois pas à leur imposture :
 Leur zèle barbare & jaloux
 Fait un outrage à la nature ;
 Non , le crime n'est pas si doux.

A É L É O N O R E.

Dès que la nuit sur nos demeures
 Planera plus obscurément ;
 Dès que sur l'airain gémissant
 Le marteau frappera douze heures ;
 Sur les pas du fidèle amour ,
 Alors les plaisirs par centaine
 Voleront chez ma souveraine ,
 Et les voluptés tour-à-tour
 Défileront devant leur reine ;
 Ils y referont jusqu'au jour ;
 Et si la matineuse aurore

Oublioit d'ouvrir au soleil
Ses larges portes de vermeil ,
Le soir ils y feroient encore.

A LA MÈME.

O LA plus belle des maîtresses ,
Fuyons dans nos plaisirs la lumiere & le bruit ;
Ne disons point au jour les secrets de la nuit ;
Aux regards inquiets dérobons nos caresses .
L'amour heureux se trahit aisément !
Je crains pour toi les yeux d'une mere attentive ;
Je crains ce vieil Argus , au cœur de diamant ,
Dont la vertu brusque & rétive
Ne s'adoucit qu'à prix d'argent .
Durant le jour tu n'es plus mon amante .
Si je m'offre à tes yeux , garde-toi de rougir ;
Défends à ton amour le plus léger soupir ;
Affecte un air distrait ; que ta voix séduisante
Evite de frapper mon oreille & mon cœur ;
Ne mets dans tes regards ni trouble , ni langueur .
Hélas ! de mes conseils je me repens d'avance .
Ma chere Eléonore , au nom de nos amours ,
N'imité pas trop bien cet ait d'indifférence ,
Je dirois,c'est un jeu ; mais je craindrois toujours .

A LA MÈME.

AU sein d'un asyle champêtre
 Où Damis trouvoit le repos,
 Le plus paisible des ruisseaux,
 Parmi les fleurs qu'il faisoit naître,
 Rouloit nonchalamment ses flots.
 Au campagnard il prit envie
 D'emprisonner dans son jardin
 Cette eau qui lui donnoit la vie.
 Il prépare un vaste bassin
 Qui reçoit la source étonnée.
 Qu'arrive-t-il ? un noir limon
 Trouble bientôt l'onde enchaînée :
 Cette onde se tourne en poison.
 La tendre fleur, à peine éclosé,
 Sur ses bords penche tristement ;
 Adieu l'œillet, adieu la rose !
 Flore s'éloigne en gémissant,

Ce ruisseau, c'est l'amour volage ;
 Ces fleurs vous peignent les plaisirs
 Qu'il fait naître sur son passage ;
 Des regrets & des vains soupirs
 Ce limon perfide est l'image ;
 Et pour ce malheureux bassin,
 L'on assure que c'est l'hymen.

A MA BOUTEILLE.

Viens, ô ma bouteille chérie,
Viens enivrer tous mes chagrins.
Douce campagne, heureuse amie,
Verse dans ma coupe élargie
L'oubli des dieux & des humains.
Buvons, mais buvons à plein verre ;
Et lorsque la main du sommeil
Fermara ma triste paupière,
O dieux, reculez mon réveil !
Qu'à pas lents l'aurore s'avance
Pour ouvrir les portes du jour :
Esclaves, gardez le silence,
Et laissez dormir mon amour.

A É L É O N O R E.

T'en souviens-tu, mon aimable maîtresse,
De cette nuit où nos brûlans désirs
Et de nos goûts la libertine adresse
A chaque instant varioient nos plaisirs ?
De ces plaisirs le docile théâtre
Favorisoit nos rapides élans ;

I

Mais tout-à-coup les suppôts chancelans
Furént brisés dans ce combat folâtre,
Et succombant à nos tendres ébats,
Sur le parquet tomberent en éclats.
Des voluptés tu passas à la crainte ;
L'étonnement fit palpiter soudain
Ton foible cœur pressé contre le mien ;
Tu murmurois, je riais de ta plainte ;
Je savois trop que le Dieu des amans
Sur nos plaisirs veilloit dans ces momens.
Il vit tes pleurs; Morphée, à sa priere,
Du vieil Argus que réveilloient nos jeux
Ferma bientôt & l'oreille & les yeux,
Et de son aile enveloppa ta mere.
L'aurore vint, plutôt qu'à l'ordinaire,
De nos baisers interrompre le cours ;
Elle chassa les timides amours ;
Mais ton souris, peut-être involontaire,
Leur accorda le rendez-vous du soir.
Ah ! si les dieux me laissoient le pouvoir
De dispenser la nuit & la lumiere,
Du jour naissant la jeune avant-couriere
Vienroit bien tard annoncer le soleil ;
Et celui-ci, dans sa course légere,
Ne feroit voir au haut de l'hémisphère
Qu'une heure ou deux son visage vermeil.
L'ombre des nuits dureroit davantage,
Et les amans auroient plus de loisirs.
De mes instans l'agréable partage
Seroit toujours au profit des plaisirs.
Dans un accord réglé par la sagesse,

Au doux sommeil j'en donnerois un quart ;
Le Dieu du vin auroit semblable part ;
Et la moitié feroit pour ma maîtresse.

A L A M È M E.

O u i j'en atteste la nuit sombre
Confidente de nos plaisirs ,
Et qui verra toujours son ombre
Disparoître avoit mes desirs ;
J'atteste l'étoile amoureuse
Qui pour voler au rendez-vous
Me prête sa clarté douteuse ;
Je prends à témoin ce verroux
Qui souvent réveilla ta mère ,
Et cette parure étrangere
Qui trompe les regards jaloux ;
Enfin , j'en jure par toi-même ,
Je veux dire par tous mes dieux ;
T'aimer est le bonheur suprême ,
Il n'en est point d'autre à mes yeux .
Viens donc , ô ma belle maîtresse ,
Perdre tes soupçons dans mes bras .
Viens t'assurer de ma tendresse ,
Et du pouvoir de tes appas .
Cherchons des voluptés nouvelles ;
Inventons de plus doux desirs ;
L'amour cacherà sous ses ailes
Notre fureur & nos plaisirs .

Aimons, ma chère Eléonore :
 Aimons au moment du réveil ;
 Aimons au lever de l'aurore ;
 Aimons au coucher du soleil ;
 Durant la nuit aimons encore.

A LA MÊME.

DANS ce moment les politesses,
 Les souhaits vingt fois répétés,
 Et les ennuyeuses caresses,
 Pleuvent sans doute à tes côtés.
 Après ces compliments sans nombre,
 L'amour fidèle aura son tour :
 Car dès qu'il verra la nuit sombre
 Remplacer la clarté du jour,
 Il s'en ira, sans autre escorte
 Que le plaisir tendre & discret,
 Frappant doucement à ta porte,
 T'offrir ses vœux & son bouquet.
 Quand l'âge aura blanchi ma tête
 Réduit tristement à glaner,
 J'irai te souhaiter ta fête,
 Ne pouvant plus te la donner.

A U N H O M M E BIENFAISANT.

CESSÉ de chercher sur la terre
Des cœurs sensibles aux bienfaits,
L'homme ne pardonne jamais
Le bien que l'on ose lui faire.
N'importe, ne te lasse pas ;
Ne suis la vertu que pour elle,
L'humanité feroit moins belle,
Si l'on ne trouvoit point d'ingrats.

{

S O U V E N I R.

DÉJA la nuit s'avance, & du sombre Orient
Ses voiles par degrés dans les airs se déplient.
Sommeil, doux abandon, image du néant,
Des maux de l'existence heureux délassement,
Tranquille oubli des soins où les hommes se
noient ;
Et vous, qui nous rendez à nos plaisirs passés,
Touchante illusion, déesse des mensonges,
Venez dans mon asyle, & sur mes yeux lassés
Secouez les pavots & les aimables songes.
Voici l'heure où trompant les surveillans jaloux,

{

Je pressois dans mes bras ma maîtresse timide,
 Voici l'alcove sombre où d'une aile rapide
 L'essaim des voluptés voloit au rendez-vous.
 Voici le lit commode où l'heureuse licence
 Remplaçoit par degrés la mourante pudeur.
 Importune vertu, fable de notre enfance,
 Et toi, vain préjugé, fantôme de l'honneur,
 Combien peu votre voix se fait entendre au cœur!
 La nature aisément vous réduit au silence ;
 Et vous vous dissipiez au flambeau de l'amour
 Comme un léger brouillard aux premiers feux du
 jour.

Moment délicieux, où nos baisers de flâme,
 Mollement égarés, se cherchent pour s'unir !
 Où de douces fureurs s'emparant de notre ame
 Laissent un libre cours au bizarre désir !
 Momens plus enchanteurs, mais prompts à dis-
 paroître,
 Où l'esprit échauffé, les sens, & tout notre être,
 Semblent se concentrer pour hâter le plaisir !
 Vous portez avec vous trop de fougue & d'ivresse ;
 Vous fatiguez mon cœur qui ne peut vous saisir,
 Et vous fuyez sur-tout avec trop de vitesse ;
 Hélas ! on vous regrette, avant de vous sentir !
 Mais, non ; l'instant qui suit est bien plus doux
 encore.
 Un long calme succede au tumulte des sens ;
 Le feu qui nous brûloit par degrés s'évapore ;
 La volupté survit aux pénibles élans ;
 Sur sa félicité l'ame appuie en silence ;

Et la réflexion, fixant la jouissance,
s'amuse à lui prêter un charme plus flatteur.
Amour, à ces plaisirs l'effort de ta puissance
Ne sauroit ajouter qu'un peu plus de lenteur.

A U G A Z O N

FOULÉ PAR ÉLÉONORE.

T RÔNE de fleurs, lit de verdure,
Gazon planté par les amours,
Recevez l'onde fraîche & pure
Que ma main vous doit tous les jours.
Couronnez-vous d'herbes nouvelles ;
Croissez, gazon voluptueux.
Qu'à midi, Zéphire amoureux
Vous porte le frais sur ses ailes ;
Que ces lilas entrelacés
Dont la fleur s'arondit en voûte,
Sur vous mollement renversés,
Laissent échapper goutte à goutte
Les pleurs que l'aurore a versés.
Sous les appas de ma maîtresse
Ployez toujours avec souplesse,
Mais sur le champ relevez-vous ;
De notre amoureux badinage
Ne gardez point le témoignage ;
Vous me feriez trop de jaloux.

FRAGMENT D'ALCÉE,

POÈTE GREC.

QUEL est donc ce devoir, cette fête nouvelle,
Qui pour dix jours entiers t'éloignent de mes yeux?
Qu'importe à nos plaisirs l'Olympe & tous les
dieux?

Et qu'est-il de commun entre nous & Cibele?
De quel droit m'ose-t-elle arracher de tes bras?
Se peut-il que du ciel la bonté paternelle
Ait choisi pour encens les malheurs d'ici-bas?
Reviens de ton erreur, crédule Éléonore.
Si tous deux égarés dans l'épaisseur du bois,
Au doux bruit des ruisseaux mêlant nos douces
voix,

Nous nous disions sans fin, je t'aime, je t'adore,
Quel mal feroit aux dieux notre innocente ardeur?
Sur le gazon fleuri, si près de moi couchée
Tu remplissois tes yeux d'une molle langueur;
Si ta bouche brûlante à la mienne attachée
Jetoit dans tous mes sens une vive chaleur;
Si, mourant sous l'excès d'un bonheur sans me-
sure,

Nous renaiſſions encor, pour encor expirer;
Quel mal feroit aux dieux cette volupté pure?
La voix du sentiment ne peut nous égarer,
Et l'on n'est point coupable en suivant la nature,

Ce Jupiter qu'on peint si fier & si cruel,
Plongé dans les douceurs d'un repos éternel,
De ce que nous faisons ne s'embarrasse guere.
Ses regards déployés sur la nature entiere
Ne se fixent jamais sur un foible mortel.
Va, crois-moi, le plaisir est toujours légitime ;
L'amour est un devoir, l'ennui seul est un crime.

Laissons la vanité riche dans ses projets
Se créer sans efforts une seconde vie ;
Laissons-la promener ses regards satisfaits
Sur l'immortalité; rions de sa folie.
Cet abyme sans fond où la mort nous conduit
Garde éternellement tout ce qu'il engloutit.
Tandis que nous vivons faisons notre Élisée ;
L'autre n'est qu'un beau rêve inventé par les rois,
Pour ranger leurs sujets sous la verge des loix ;
Et cet épouvantail de la foule abusée,
Ce Tartare, ces fouets, cette urne, ces serpens ,
Font moins de mal aux morts que de peur aux
vivans.

D É L I R E.

RIONS, buvons, ô mes amis !
Occupons-nous à ne rien faire.
Laissons murmurer le vulgaire,
Le plaisir est toujours permis,

Que notre existence légère
S'évanouisse dans les jeux.
Vivons pour nous, soyons heureux,
N'importe de quelle maniere.
Un jour il faudra nous courber
Sous la main du temps qui nous presse ;
Mais jouissons dans la jeunesse,
Et dérobons à la vieillesse
Tout ce qu'on peut lui dérober.

MADRIGAL.

SUR cette fougere où nous sommes,
Six fois, durant le même jour,
Je fus le plus heureux des hommes.
Nous étions seuls avec l'amour,
Sur les levres de mon amie
S'échappoit mon dernier soupir ;
Un baiser me faisoit mourir ;
Un autre me rendoit la vie.

Qu
De
La

Re
Et
No
Au
En
Tu
Tu
Et

L A R E C H U T E.

C'EN est fait, j'ai brisé mes chaînes,
Amis, je reviens dans vos bras;
Les belles ne vous valent pas,
Leurs faveurs coûtent trop de peines;
Je leurs dis adieu pour toujours.
Bouteille long-temps négligée,
Remplace chez moi les amours,
Et distrais mon ame affigée.
Buvons, ô mes amis ! buvons.
C'est le seul plaisir sans mélange;
Il est de toutes les saisons;
Lui seul nous console & nous venge
Des maîtresses que nous perdons.

Que dis-je, malheureux ? ah ! qu'il est difficile
De feindre la gaîté dans le sein des douleurs !
La bouche sourit mal quand les yeux sont en
pleurs.

Repoussons loin de nous ce nectar inutile.
Et toi, tendre amitié, plaisir pur & divin,
Non, tu ne suffis plus à mon ame égarée.
Au cri des passions qui couvent dans mon sein
En vain tu veux mêler ta voix douce & sacrée.
Tu gémis de mes maux qu'il falloit prévenir;
Tu m'offres ton appui lorsque la chute est faite,
Et tu sondes ma plaie au lieu de la guérir.

Va, ne m'apporte plus ta prudence inquiète ;
Laisse-moi m'étourdir sur la réalité ;
Laisse-moi m'enfoncer dans le sein des chimères,
Tout courbé sous les fers chanter la liberté,
Saisir avec transport des ombres passagères,
Et parler de félicité
En versant des larmes amères.

Ils viendront ces paisibles jours,
Ces momens du réveil, où la raison sévere
Dans la nuit des erreurs fait briller sa lumiere,
Et dissipe à nos yeux le songe des amours.

Le temps qui d'une aile légere
Emporte, en se jouant, nos goûts & nos penchans,
Mettra bientôt le terme à nos égaremens.
O mes amis ! alors échappé de ses chaînes
Mon cœur dans votre sein déposera ses peines ;
Ce cœur qui vous trahit revolera vers vous.
Sur votre expérience appuyant ma foiblesse,
Peut-être je pourrai d'une folle tendresse
Prévenir les retours jaloux.

Sur les plaisirs de mon aurore
Vous me verrez tourner des yeux mouillés de
pleurs,
Soupirer malgré moi, rougir de mes erreurs,
Et même en rougissant les regretter encore.

A M. D E F.

ABJURANT ma douce paresse,
J'allois voyager avec toi ;
Mais mon cœur reprend sa foiblesse,
Adieu, tu partiras sans moi.
Les baisers de ma jeune amante
Ont dérangé tous mes projets.
Ses yeux sont plus beaux que jamais ;
Sa douleur la rend plus touchante.
Elle me serre entre ses bras,
Des dieux implore la puissance,
Pleure déjà mon inconstance,
Gémit, & ne m'écoute pas.
Viens, dit-elle ; un autre rivage
Nous attend au déclin du jour ;
Nous ferons ensemble un voyage,
Mais c'est au temple de l'amour.

MA RETRAITE.

SOLITUDE heureuse & champêtre,
Séjour du repos le plus doux,
Le printemps me ramene à vous ;
Recevez enfin votre maître.
La cuine amante du Zéphir

A ranimé vos tristes plaines ;
 Echappé de mes lourdes chaînes,
 Comme elles, je vais rajeunir.

Vous donnez à mes sens une nouvelle vie ;
 Mon ame trop long-tems flétrie,
 Aux rayons naissans du plaisir,
 Déjà commence à s'entr'ouvrir.

O maîtresse toujours plus chere !
 De ces lieux tu fais l'ornement.
 Dans ces lieux tu fais sans mystere
 Le bonheur du plus tendre amant.

La simplicité seule orna mon hermitage.

On ne voit point chez moi ces superbes tapis
 Que la Perse, à grands frais, teignit pour notre
 usage ;

Je ne repose point sous un dais de rubis ;
 Mon lit n'est qu'un simple feuillage.

Eh qu'importe ? le somme est-il moins consolant ?
 Les rêves qu'il nous porte en sont-ils moins
 aimables ?

Le baiser d'une amante en est-il moins brûlant ?

Et les voluptés moins durables ?

Pendant la nuit, lorsque je peux

Entendre dégoutter la pluie,

Et les fiers enfans d'Orythie

Ebranler mon toit dans leurs jeux,

Alors si mes bras amoureux

Entourent ma craintive amie,

Puis-je encor former d'autres vœux ?

Qu'irois-je demander aux dieux

A qui mon bonheur fait envie ?

É R O T I Q U E S, III

Je suis au port, & je me ris
De ces écueils où l'homme échoue.
Je regarde avec un fouris
Cette fortune qui se joue
En tourmentant ses favoris ;
Et j'abaisse un œil de mépris
Sur l'inconstance de sa roue.

Gémisse qui voudra sur le sort des humains ;
Trop faibles pour être coupables,
Ou trop méchans pour être plains,
Ils ne valent pas les chagrins
Que laisse dans mon cœur l'aspect des misérables.
L'humanité n'est qu'un abus ;
La haine est triste & trop pénible ;
Une indifférence paisible
Est la plus sage des vertus.

V E R S

GRAVÉS SUR UN MYRTE.

MYRTE heureux, dont la voûte épaisse
Servit de voile à nos amours,
Reçois & conserve toujours
Ces vers enfans de ma tendresse ;
Et dis à ceux qu'un doux loisir
Amenera dans ce bocage,
Que si l'on mouroit de plaisir,
Je serrois mort sous ton ombrage.

A ÉLÉONORE,

O **TOI**, qui fus mon écolière,
En musique, & même en amour,
Viens dans mon paisible séjour
Exercer ton talent de plaisir.
Viens voir ce qu'il m'en coûte à moi,
Pour avoir été trop bon maître.
Je serois mieux pourtant, peut-être,
Si moins assidu près de toi,
Si moins empêtré, moins fidèle,
Et moins tendre dans mes chansons,
J'avois ménagé des leçons
Où mon cœur mettoit trop de zèle.
Ah ! viens du moins, viens appaiser
Les maux que tu m'as faits, cruelle !
Ranime ma langueur mortelle ;
Viens me plaindre ; & qu'un seul baiser
Me rende une santé nouvelle.
Fidèle à mon premier penchant,
Amour, je te fais le serment
De la perdre encor avec elle.

A LA MÊME,

SUR SON REFROIDISSEMENT.

ILS ne sont plus ces jours délicieux,
Où mon amour respectueux & tendre
A votre cœur savoit se faire entendre,
Où vous m'aimiez, où nous étions heureux !
Vous adorer, vous le dire & vous plaire,
Sur vos désirs régler tous mes désirs,
C'étoit mon sort, j'y bornois mes plaisirs ;
Aimé de vous, quels vœux pouvois-je faire ?
Tout est changé ; quand je suis près de vous,
Triste & sans voix vous n'avez rien à dire :
Si quelquefois je toinbe à vos genoux,
Vous m'arrêtez avec un froid sourire,
Et dans vos yeux s'allume le courroux.
Il fut un tems, vous l'oubliez peut-être !
Où j'y trouvois cette molle laugueur,
Ce tendre feu que le désir fait naître,
Et qui survit au moment du bonheur.
Tout est changé, tout, excepté mon cœur !

A UN MYRTE.

BEL arbre, je viens effacer
Ces noms gravés sur ton écorce,
Qui, par un amoureux divorce,
Se reprennent pour se laisser.
Ne parle plus d'Éléonore;
Rejette ces chiffres menteurs;
Le tems a désuni les coeurs
Que ton écorce unit encore.

A AGLAÉ.

TU me promets d'être constante,
Et tu veux qu'aux pieds des autels
Nous formions des noeuds solennels !
Aglaé, ta flâme est prudente.
Eh bien ! d'un éternel amour
Je fais le serment redoutable,
Si tu veux jurer à ton tour
D'être à mes yeux toujours aimable.

A M. D E F.

CORRIGÉ par tes beaux discours,
J'avois résolu d'être sage,
Et dans un accès de courage
Je congédiois les amours
Et les chimères du bel âge.
La nuit yint ; un profond sommeil
Ferma mes paupières tranquilles ;
Tous mes songes étoient faciles ;
Je ne craignois point le réveil.
Mais quand l'aurore impatiente,
Blanchissant l'ombre de la nuit,
A la nature renaissante,
Annónça le jour qui la suit, .
L'amour vint s'offrir à ma vue ;
Le sourire le plus charmant
Erroit sur sa bouche ingénue,
Je le reconnus aisément.
Il s'approcha de mon oreille :
Tu dors, me dit-il doucement,
Et tandis que ton cœur sommeille,
L'heure s'écoule incessamment.
Ici-bas tout se renouvelle,
L'homme seul vieillit sans retour ;
Son existence n'est qu'un jour
Suivi d'une nuit éternelle,
Mais encor trop long sans amour.

A ces mots, j'ouvrirai la paupière ;
 Adieu sagesse, adieu projets ;
 Revenez, enfans de Cythere,
 Je suis plus foible que jamais.

DEMAIN.

A EUPHROSINE.

Vous m'amusez par des caresses,
 Vous promettez incessamment,
 Et le zéphir, en se jouant,
 Emporte vos vaines promesses.
Demain, dites-vous tous les jours,
 Je suis chez vous avant l'aurore ;
 Mais volant à votre secours,
 La pudeur chasse les amours ;
Demain, répétez-vous encore.

Rendez grâce au Dieu bienfaisant,
 Qui vous donna jusqu'à présent
 L'art d'être tous les jours nouvelle ;
 Mais le Temps, du bout de son aile,
 Touchera vos traits en passant ;
 Dès *Demain* vous serez moins belle,
 Et moi peut-être moins pressant.

A U N A M I

TRAHI PAR SA MAITRESSE.

Quoi ! tu gémis d'une inconstance ?
Tu pleures, nouveau Céladon ?
Ah ! le trouble de ta raison
Fait honte à ton expérience.
Es-tu donc assez imprudent
Pour vouloir fixer une femme ?
Trop simple & trop crédule amant,
Quelle erreur aveugle ton ame ?
Tu fixerois plus aisément
Le souffle du Zéphir volage,
Les flots agités par l'orage,
Et l'or ondoyant des moissons,
Quand les rapides aquilons,
Glissant du sommet des montagnes
Sur les richesses des vallons,
Sifflent en rasant les campagnes.

Elle t'aimoit de bonne foi,
Mais pouvoit-elle aimer sans cesse ?
Un rival obtient sa tendresse ;
Un autre l'avoit avant toi ;
Et dès demain, je le parie,
Un troisième plus intensé

Remplacera dans sa folie
L'imprudent qui t'a remplacé.

Il faut dans les jeux de Cythere
A fripon, fripon & demi ;
Trahis pour n'être point trahi ;
Préviens même la plus légere ;
Que ta tendresse passagere
S'arrête où commence l'ennui ;
Donne tes sens, retiens ton amo.
Tout s'use, tout finit un jour ;
L'amour doit finir à son tour,
Et sur-tout un amour de femme.

M A M O R T.

DE mes pensers confidente chérie,
Toi, dont les chants faciles & flatteurs
Viennent par fois suspendre les douleurs
Dont les amours ont parsemé ma vie,
Lyre fidelle, où mes doigts paresseux
Trouvent sans art des sons mélodieux,
Prends aujourd'hui ta voix la plus touchante,
Et parle-moi de ma maîtresse absente.

Belle Aglaé, pourvu que dans tes bras
De mes accords j'amuse ton oreille,
Et qu'animé par le jus de la treille,
En les chantant, je baise tes appas ;

Si tes regards , dans un tendre délire ,
Sur ton ami tombent languissamment ;
A mes accens si tu daignes sourire ;
Si tu fais plus , & si mon humble lyre
Sur tes genoux repose mollement ;
Qu'importe à moi le reste de la terre ?
Des beaux-esprits qu'importe la rumeur ?
Et du public la sentence sévere ?
Je suis amant , & ne suis point auteur.
Je ne veux point d'une gloire pénible ;
Trop de clarté fait peur au doux plaisir :
Je ne suis rien , & ma muse paisible
Bravé , en riant , son siecle & l'avenir.
Je n'irai pas sacrifier ma vie
Au fol espoir de vivre après ma mort.
Belle Aglaé , lorsque la main du fort
Viendra fermer ma paupière affoiblie ;
Lorsque tes bras entourant ton ami
Soulageront sa tête languissante ,
Et que ses yeux soulevés à demi
Seront remplis d'une flâme mourante ;
Lorsque mes mains tâcheront d'essuyer
Tes yeux fixés sur ma paisible couche ,
Et que mon cœur s'échappant sur ma bouche
De tes baisers recevra le dernier ;
Je ne veux point qu'une pompe indiscrete
Vienne trahir ma douce obscurité ,
Ni qu'un airain à grand bruit agité
Annonce à tous le convoi qui s'apprête.
Dans mon asyle , heureux & méconnu ,
Indifférent au reste de la terre ,

De mes plaisirs je lui fais un mystere ;
Je veux mourir comme j'aurai vécu.
Peut-être alors tu répandras des larmes ;
Oui, tes beaux yeux se rempliront de pleurs :
Je te connois ; & malgré tes rigueurs ,
Dans mon amour tu trouves quelques charmes ,
Peut-être , hélas ! vous gémirez aussi
Belle Euphrosine ; & toi que j'aime encore
Plus que jamais , ingrate Éléonore ,
Premier objet que mon cœur a choisi !
Lorsque la mort aura coupé la trame
De ces momens qu'elle rendit heureux ;
Lorsqu'un tombeau triste & silencieux
Renfermera ma douleur & ma flâme ;
O mes amis , vous que j'aurai perdus ,
Allez trouver cette beauté cruelle ,
Et dites-lui : *c'en est fait , il n'est plus !*
Bientôt du ciel la justice éternelle
Me vengera.... Mais , non , Dieu des amours !
Je lui pardonne ; ajoutez à ses jours
Les jours heureux que m'ôta l'infidelle .

AUX INFIDELLES.

À vous qui savez être belles,
Favorites du Dieu d'amour ;
À vous, maîtresses infidèles,
Qu'on cherche & qu'on fuit tour à tour,
Salut, tendre hommage, heureux jour,
Et sur-tout voluptés nouvelles !
Ecoutez. Chacun à l'envi
Vous craint, vous adore & vous gronde ;
Pour moi, je vous dis grand merci.
Vous seules de ce triste monde
Avez l'art d'égayer l'ennui ;
Vous seules variez la scène
De nos goûts & de nos erreurs ;
Vous piquez au jeu les acteurs ;
Vous agacez les spectateurs
Que la nouveauté vous amene.
Le tourbillon qui vous entraîne
Vous prête des appas plus doux :
Le lendemain d'un rendez-vous,
L'amant vous reconnoît à peine ;
Tous les yeux sont fixés sur vous,
Et n'aperçoivent que vos graces ;
Vous ne donnez pas aux dégoûts
Le temps de naître sur vos traces ;
On est heureux par vos rigueurs,
Plus heureux par la jouissance ;

Chacun poursuit votre inconstance ;
 Et s'il n'obtient pas vos faveurs,
 Il en a du moins l'espérance.

L'HEURE DU BERGER.

HIER Lisette
 Toute feulette
 Au bois filant,
 Alloit chantant.
 La chansonnnette.
 Elle s'affit
 Au bord de l'onde
 Claire & profonde ;
 Deux fois s'y vit
 Jeune & mignonne,
 Et la friponne
 Deux fois sourit ;
 Puis avec grace
 Ses pieds penchoient
 Et se jouoient
 Sur la surface.

Discret témoin
 Son chien fidèle
 Etoit près d'elle :

Tandis qu'au loin
 Dans la prairie
 L'agneau naissant
 Alloit paissant
 L'herbe fleurie.

Le long du bois
 Je fais silence,
 Et je m'avance
 En tapinois ;
 Puis en cachette
 Me rapprochant,
 Et la tirant
 Tout doucement
 Par la manchette :
 Salut à vous,
 Bonjour ma reine !
 N'ayez courroux
 Qu'on vous surprenne.
 A vos chansons
 Nous vous prenons
 Pour Philomele.
 Aussi bien qu'elle
 Vous cadenciez,
 Ma toute belle ;
 Mais mieux feriez
 Si vous aimiez
 Aussi bien qu'elle.
 Plaire, charmer,
 Sur-tout aimer,
 C'est le partage,

C'est le savoir
Et le devoir
Du premier âge.

J'ai quatorze ans,
Répond Lisette ;
Suis trop jeunette,
Et je n'entends
Propos d'amans.
Une Fillette
Ne trouve rien
En amourette
Que du chagrin.
On a beau faire ;
Tous les galans
Sont inconstans,
Me dit ma mère.

Lors un soupir
Vint la trahir ;
Et du plaisir
Fut le présage.
Le lieu, le temps,
L'épais feuillage,
Gazons naissans
A notre usage,
Tout me servoit
Contre Lisette ;
A sa défaite
Tout conspiroit.
Elle s'offensé,

Menace , fuit ,
Puis s'adoucit ,
Puis recommence ,
Pleure , gémit ,
Se tait , succombe ,
Chancelle & tombe

En rougissant
Elle se lève ,
Sur moi souleve
Son œil mourant ,
Et me serrant
Avec tendresse ,
Dit : Cher amant !
Aimons sans cesse !
Que nos amours
Ne s'affoiblissent
Et ne finissent
Qu'avec nos jours !

A M. BERTIN.

CROIS-MOI ; la brillante couronne
Dont tu flatte ma vanité ,
C'est l'amitié qui me la donne ,
Sans l'aveu de la vérité .
Fruits légers de ma foible veine ,
Cet honneur n'est point fait pour vous ;
Modestes & connus à peine ,
Vous me ferez peu de jaloux .
Il est vrai qu'à la noble envie
D'être célèbre après ma mort
Je ne me sens pas assez fort
Pour sacrifier cette vie .
Dans les sentiers d'Anacréon
Égarant ma jeunesse obscure ,
Je n'ai point la démangeaison
D'entremêler une chanson
Aux écrits pompeux du Mercure ,
Et je renonce sans murmure
A la trompeuse ambition
D'une célébrité future .
J'irai tout entier aux enfers .
En vain ta voix douce & propice
Promet plus de gloire à mes vers ;
Ma nullité se rend justice .
Nos neveux , moins polis que toi ,

Flétriront bientôt ma couronne ;
Peu jaloux de vivre après moi,
Je les approuve & leur pardonne.

L E S R O S E S.

AUTREFOIS les roses étoient blanches & sans odeur : l'Amour volant un jour trop bas, toucha un buisson de roses, & une épine lui égratigna le pied : quelques gouttes de sang sortirent de sa blessure, & tombant sur les feuilles d'une rose, la teignirent du plus bel incarnat : toutes les roses reçurent la même couleur pour rappeler à jamais que la tige d'un rosier avoit blessé l'Amour.

L'Amour vola dans le sein de sa mère en pleurant. Une douce chaleur eut bientôt calmé les élancemens de sa plaie : le remede fit oublier le mal ; & il étoit si doux, que l'Amour eût voulu souvent se blesser de même.

Il s'élança dans les airs ; & voyant que les roses ne portoient que l'empreinte de sa douleur, il leur donna, enivré du plaisir qui l'avoit guéri, une odeur suave & délicieuse pour témoigner à ceux qui ceuilliroient des roses, que les peines de l'Amour finissent toujours par être douces.

LES AILES DE L'AMOUR.

DANS les premiers âges du monde, les ailes de l'Amour avoient la blancheur de l'innocence; elles étoient le symbole des feux que ce petit Dieu faisoit naître. Il ne lançoit jamais de ces traits perfides & envenimés qui causeft le délire des sens en blessant douloureusement le cœur: toutes les flèches de l'Amour étoient dorées, & les Bergeres naïves se paroient des flèches de l'Amour.

Cet enfant ne se jouoit point comme maintenant avec le cœur des mortels; les fleurs, les oiseaux servoient à ses amusemens.

Un jour qu'il courroit après un papillon qui, voltigeant de roses en roses, fuyoit vainement sa poursuite, il vint pleurer aux genoux de sa mère & se plaindre de ce que Jupiter n'avoit pas paré ses ailes des couleurs belles & vives dont brilloit l'insecte oiseau. — Voyez, lui disoit-il, que ce papillon est beau lorsque le soleil dore ses ailes de ses rayons. Quel éclat brillant ne jettent elles pas alors! & que cet éclat est doux lorsqu'une rose les lui dérobe! — Ah maman

que mes aîles soient comme les siennes ! — Je suis beau , ma mere , ma tendre mere, faites que je sois joli. Les Graces parent votre beauté. Que les couleurs les plus brillantes viennent parer l'Amour ! Sa mere fourit ; elle demanda au pere des Dieux que le souhait de son fils fût exaucé ; Jupiter y consentit , & les nuances de l'arc-en-ciel furent aussi-tôt imprimées sur les aîles blanches de l'amour. Ah ! qu'il fut content le petit dieu ! Il voltigea de bocage en bocage , tantôt se cachant dans l'épais des feuilles , tantôt cherchant les regards de l'astre du jour. Les papillons les plus beaux n'avoient plus qu'une couleur pâle auprès de lui ; fier de sa nouvelle parure , il courroit après les papillons pour disputer en éclat avec eux , il voltigeoit près d'eux ; il les suivoit de fleurs en fleurs. . . . & insensiblement il devint aussi volage , & bientôt plus inconstant que les papillons.

LE BANDEAU DE L'AMOUR.

AMOUR ressent lui-même les feux qu'il fait naître dans les cœurs, ou plutôt il est si doux d'aimer que ce dieu veut jouir quelquefois des faveurs qu'il se plaît à répandre.

Un jour dans un des bosquets délicieux de l'isle de Gnide, reposant sur les genoux de sa mère, & s'apprêtant à lancer des traits sur deux jeunes habitans qui, se tenant embrassés, sourioient dédaigneusement en voyant passer des Nymphes; il apperçut entre des buissons de rose, Thémire & Chloé assises & penchées sur le gazon, qui s'amusoient à lier des couronnes de fleurs; elles étoient si belles, que saisi d'admiration, Amour laissa tomber ses flèches; en s'échappant de ses mains, elles lui blessèrent le pied, amour fit un cri. — Dieux quel feu brûlant circula alors dans les veines du petit Amour. Il quitta sa mère, vola près d'elle, & se rendant invisible à leurs yeux, il disputa au Zéphire le plaisir de les embrasser toutes entieres, de se jouer dans les boucles de leurs cheveux, de dévoiler leurs appas les plus

secrets, de les couvrir de baisers. — Amour fut heureux, & les oiseaux se rassemblant à l'instant sur les arbres du bosquet, gazouillerent plus fort que jamais, & chanterent le bonheur de l'amour.

Tant que Thémire & Chloé furent ensemble, amour ne songea pas à les préférer l'une à l'autre; elles étoient également belles. — Mais lorsqu'elles se séparerent, après s'être données le baiser de l'amitié, Amour ne fut plus celle qu'il devoit suivre, il voloit de Thémire à Chloé, & s'il quitta Chloé, c'étoit pour courir après Thémire.

— Amour ! aime-les toutes deux à la fois, tu es Dieu, & il est permis à un Dieu de faire ce qu'un mortel n'oseroit concevoir.

Mais qu'est-ce que l'amour, si l'on ne fait que ravir des plaisirs sans l'aveu de celle qui les procure ? Jusqu'à ce moment ce Dieu avoit joui des charmes des deux Bergeres sans qu'elles s'en fussent apperçues; il se rendit séparément visible à leurs yeux, & les enflamma de la même ardeur dont il brûloit pour elles; elles sentirent alors les transports d'une passion heureuse; Thémire étoit tendre & sensible, elle connut la volupté; Chloé étoit vive & fiere,

& l'orgueil de se voir aimée d'un Dieu entra dans son ame, au même instant qu'elle respira l'amour. — Thémire étoit l'amie de Chloé ; elle lui conta naïvement les faveurs du Dieu des cœurs ; elle lui disoit : O Chloé, ô ma douce amie ! qu'il est doux de presser dans ses bras le Dieu qui inspire la tendresse ! On jouit de soi & de lui en même tems ; nos ames enivrées se confondent sur nos levres, & quand nos bouches se donnent le baiser si doux, ô Chloé ! amour & moi nous ne faisons plus qu'un. Chloé ne répondit rien à l'aveu de son amie ; la jalouſie ferroit trop vivement son cœur pour lui laisser la liberté de répondre, & au moins de la tromper par quelque parole flatteuse, elle la quitta brusquement, lui jurant une haine éternelle, car dès ce moment la Bergere jalouse ne voyoit plus dans Thémire qu'une rivale dangereuse qu'elle vouloit déſespérer, en lui arrachant le bonheur dont elle jouissoit. — Pourquoi, disoit-elle, prodigue envers moi de ses tendres embrassemens, le Dieu me trahit-il en me les faisant partager avec Thémire ? Suis-je donc moins belle que Thémire ? — Amour, amour, je t'accablerai de reproches ; oui,

j'empêcherai bien que tu ne sois volage. . . .
Amour vint dans ses bras, & la couvrit de baisers ; Chloé ivre de plaisir n'eut pas la force de gronder son perfide amant. . . . Amour s'endormit sur son sein : elle le lia avec des guirlandes & des rubans. — Ah cruel petit Dieu ! je saurai bien te fixer, dit-elle, tu ne pourras t'échapper, & je goûterai le bonheur précieux de te posséder seule. Satisfaite de sa vengeance, elle éveilla l'Amour pour en jouir. Perfide, lui dit Chloé avec un souris amer, cours maintenant à Thémire : vole Amour, Thémire t'attend. — Le jeune enfant se fâcha en se voyant lié. — Ah Chloé ! qu'avez-vous fait ? vous avez voulu empêcher l'Amour de vous fuir, & vous avez employé la force ! Chloé, l'Amour veut être libre, il vous quitte, & vous fuit pour jamais. . . . A peine Amour a-t-il parlé, qu'il rompt ses liens, & s'échappe des bras de Chloé qui vouloit encore le retenir. . . . Hélas ! en perdant l'Amour, Chloé avoit déjà perdu sa beauté. La claire surface d'un ruisseau lui apprit bientôt cette cruelle disgrâce. Chloé désespérée, mais moins sensible cependant à la perte de ses charmes qu'à celle de son amant, alla se plaindre

à la mère des Graces & des Plaisirs. — Je suis votre sujette, puissante Déesse, lui dit-elle en embrassant son autel : née à Gnide, je vous suis consacrée... Votre fils m'aimoit, ah Vénus ! mon cœur l'adoroit, mais il vouloit posséder seul le sien. Je lui ai dit : Amour, sois-moi fidèle. Je l'ai enchaîné près de moi avec des fleurs, c'étoit par excès de tendresse : il m'en a puni, le cruel.... Déesse de la Beauté, je ne puis plus, dépouillée de la mienne, venir servir dans ton Temple : rends-moi, rends-moi mes charmes, mais sur-tout rends-moi ton fils, c'est mon vœu le plus cher... — Chloé, répondit la Déesse, je ne puis te rendre la beauté, mais tu reverras ton amant, j'en jure par le Styx. — Chloé sortit du Temple, après avoir remercié Vénus. Elle attendit long-tems l'Amour, dans le bosquet sacré qui est devant le Temple : enfin Amour vint, mais le jeune enfant avoit un bandeau sur les yeux... Bergere, sois satisfaite, lui dit-il, ma mère m'a puni de la vengeance que j'ai exercée sur toi... Je ne pourrai plus voir la Beauté !... Je répandrai désormais indistinctement mes faveurs sur l'univers, Amour jouira des cœurs de toutes les Bergères ; mais

il ignorera leurs attractions. — Amour se mit à pleurer : Chloé, lui dit-il un instant après en soupirant, ma mère t'a-t-elle rendu la beauté ? A-t-elle réparé mon injustice ? Ah ! quand tu étois belle, que j'ai goûté avec toi des plaisirs délicieux ! La Bergere prononça quelques mots, & rougit. — Amour est aveugle, reprit le Dieu ; ta voix parle encore à mon cœur : Amour te croit toujours belle, oui, il t'adore plus que jamais, Chloé daigne m'ouvrir ton sein. — Chloé tendit les bras, & l'Amour courut s'y précipiter.

T H A Y S.

ON avait peint l'Amour aux yeux de Thays sous les plus brillantes couleurs ; depuis ce temps Thays avoit dit : Je fuirai toujours l'Amour... Cependant une sombre mélancolie la dévoroit ; elle fuyoit ses compagnes, & se promenoit seule dans les bois. Un jour elle trouva au pied d'un arbre un petit enfant qui dormoit : Que cet enfant est charmant, dit-elle ! qu'il a de graces ! Je veux le caresser. Elle s'assit sur la

fougere, & le prit sur ses genoux ; l'Amour s'éveilla, & lui sourit. J'avois suivi Thays, & l'Amour me jeta un regard. Je m'arrêtai ; Thays couvroit l'Amour de baisers ; elle l'appuyoit contre son sein... L'Amour cruel un moment la mordit, & s'éloigna d'elle. — Ah méchant ! lui dit-elle, tu es l'Amour ; tu m'as blessée... Voilà qui te guérira, lui dit l'Amour en me faisant signe de m'approcher. Je me jettai aux pieds de Thays. Thays étoit simple & naïve ; elle me dit : Guéris-moi. Je me penchai sur son sein, je le pressai contre mes levres brûlantes : j'y imprimai mille baisers ; elle me remercia : depuis ce jour, Thays me dit souvent : Tircis, ma blessure me fait mal, viens près de moi. mon cœur vole aussi-tôt sur ma bouche, que je colle sur son sein. Son sein palpite, & elle répète cent fois : L'Amour m'a blessée ; mais je suis bien-aise que ce soit toi qui me guérisse, Tircis.

F I N.



TABLE

T A B L E

Des Pièces contenues dans ce Volume.

VIE DE SAPHO.	Pag.
Poésies de Sapho. Ode I. Sapho, née avec un caractère doux & un cœur tendre, aime la gloire & les plaisirs. Son amour pour les muses l'élève au-dessus de tous les revers.	11
Ode II. Sur la rose.	13
— III, ou Scolie.	14
— IV. Le songe.	15
— V. Dialogue entre une jeune Epousée & la Virginité.	18
— VI. A une amie.	19
— VII. Elle engage Athis à se couronner de fleurs, à l'exemple des victimes prêtes à être sacrifiées. Elle la loue aussi sur sa beauté.	22
— VIII. Sapho donne la préférence à Athis sur toutes les Lesbiennes.	23
— IX. Sur la mort de Philoxelle.	24
— X. Fragment ou Scolie. A Cléis sa mere.	25
— XI. Elle donne un sage conseil à une très-jeune fille.	26

Ode XII, ou Scolie. A Vénus.	Pag. 27
— XIII. Au jeune Athis.	28
Scolies morales. I. Sur l'utilité de l'or.	29
— II. Sur le même sujet.	30
— III. Sur la vraie beauté.	31
— IV. Contre ceux qui désirent la mort.	<i>ibid.</i>
Épigramme. A un pere qui faisoit l'éloge de la vertu de sa fille.	32
Autre. A une jeune fille qui se glorifioit de sa beauté.	33
Fragment. A un ami qui partoit pour aller rejoindre la fille de Polianacte.	<i>ibid.</i>
Épitaphe de Thimas.	34
Ode XIV. Chant nuptial ou épithalame.	35
Chant du matin ou du soir.	37
Fragment. A une jeune Lesbienne.	38
Scolie.	<i>ibid.</i>
Épitaphe de Pélagon.	39
Épigramme. A une femme qui avoit beau- coup d'enfans.	<i>ibid.</i>
Fragment.	40
Fragment. Contre Andromede.	41
Ode XV. Dialogue entre Alcée & Sapho.	42
— XVI. Sapho cherche à guérir Phaon de sa jalousie contre Alcée.	44
— XVII. Hymne à Vénus.	46
— XVIII. A Phaon.	48
Lettre de Sapho à Phaon.	51
Hymne à Vénus. Traduction libre de Sapho.	6
Les Tourterelles de Zelmis, Poème. Chant. I.	6
Chant II.	7

T A B L E. - 139

	PAG. 83
Chant III.	
Poésies érotiques. A Éléonore.	91
Le lendemain.	93
A Éléonore.	94
A la même.	95
A la même.	96
A ma bouteille.	97
A Éléonore.	ibid.
A la même.	99
A la même.	100
A un homme bienfaisant.	101
Souvenir.	ibid.
Au gazon foulé par Éléonore.	103
Fragment d'Alcée, poète grec.	104
Délire.	105
Madrigal.	106
La Rechute.	107
A M. de F.	109
Ma Retraite.	ibid.
Vers gravés sur un myrte.	111
A Éléonore.	112
A la même, sur son refroidissement.	113
A un Myrte.	114
A Aglaé.	ibid.
A M. de F.	115
Demain. A Euphrosine.	116
A un ami trahi par sa maîtresse.	117
Ma mort.	118
Aux infidèles.	121
L'heure du Berger.	122

A M. Bertin.	Pag. 116
Les Roses.	117
Les Ailes de l'Amour.	118
Le Bandeau de l'Amour.	119
Thays,	135

Fin de la Table.



Dr. Forta.

Nq

482

126
127
128
130
135